

SAISON DES MENSONGES

Seb Le Rêveur



Saison des Mensonges

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Effet de Moiré	4
Chapitre 2 : L'Encre Sympathique	11
Chapitre 3 : Le Verre et l'Acier	15
Chapitre 4 : La Clause de Conscience	21
Chapitre 5 : Le Protocole d'Intimité	25
Chapitre 6 : Flashs et Algorithmes	30
Chapitre 7 : Le Script de Minuit	35
Chapitre 8 : Mise en Abyme	41
Chapitre 9 : L'Agent du Chaos	44
Chapitre 10 : Chambre 402	48
Chapitre 11 : La Propriété Intellectuelle	54
Chapitre 12 : Le Syndrome de Galatée	59
Chapitre 13 : L'Audit Émotionnel	67
Chapitre 14 : Le Parasite Narratif	72
Chapitre 15 : Lumière Froide	76
Chapitre 16 : Le Dernier Repêchage	79
Chapitre 17 : L'Hiver de Verre	84
Chapitre 18 : Le Silence Hors-Champ	88
Chapitre 19 : L'Architecte Déchu	92
Chapitre 20 : La Chair Retrouvée	97

Chapitre 1

L'Effet de Moiré

Le crépitement des flashes n'était plus un bruit pour Eva Luna. C'était une pulsation, une onde de choc électrique qui venait mourir contre les parois de son cœur. Dans la pénombre feutrée de la limousine qui l'amenait au Lincoln Center, elle observa ses mains. Des mains d'une pâleur de lait qui semblaient n'avoir jamais rien tenu de plus lourd qu'un scénario. Elle se demandait souvent si elles lui appartenaient vraiment, ou si elles n'étaient que des accessoires prêtés par la production.

La portière s'ouvrit, et le monde bascula.

L'air de New York, saturé d'humidité et d'asphalte chauffé, s'engouffra dans l'habitacle. Aussitôt, le parfum d'Eva — gardénia et poivre blanc — se heurta à la violence de l'extérieur. Elle sortit une jambe, sentant la soie lourde de sa robe glisser contre sa cuisse. Le tissu, bleu minuit, était brodé de cristaux créant cet effet de moiré tant redouté : une interférence visuelle où l'œil ne sait plus sur quoi se fixer.

Elle était devenue cela. Une interférence.

Elle avança sur le tapis rouge. Le rugissement de la foule était un son organique, viscéral. Elle sourit. Ce sourire était un chef-d'œuvre d'ingénierie émotionnelle : les lèvres entrouvertes pour suggérer une vulnérabilité, les yeux plissés sans que l'âme n'y participe jamais. À chaque pas, elle sentait le tapis sous ses talons, texture rêche qui la reliait à la terre tandis que son esprit s'envolait. Elle n'était plus Eva. Elle était l'Enveloppe. Elle était le réceptacle des fantasmes de millions d'inconnus qui croyaient connaître le goût de ses larmes parce qu'ils les avaient vues en haute définition.

Le son de sa propre respiration était son seul ancrage. Un bruit sourd, rythmé, presque aquatique. L'odeur des photographes — café froid, sueur nerveuse et métal — l'assaillait. Ils criaient son nom. Elle regardait à travers eux.

— Tu es sublime, Eva. Une véritable apparition.

La voix de Marcus, son agent, glissa à son oreille comme une traînée de venin glacé. Sa main se posa sur le bas de son dos. La chaleur de sa paume traversait le tissu, une brûlure lente qui réveillait une terre endormie.

— Souris encore, murmura-t-il. Les investisseurs attendent de voir si leur investissement de deux cents millions a toujours cet éclat.

— Je n'ai plus d'éclat, Marcus. Je ne suis qu'un miroir.

Ils pénétrèrent dans les coulisses du théâtre, un dédale de couloirs sombres où les bruits de la foule mouraient. L'atmosphère changeait. La perfection laissait place à la réalité crue : câbles noirs serpentant comme des reptiles et odeur de poussière séculaire. Marcus l'entraîna vers une loge isolée. Il ferma la porte. Le silence tomba comme un linceul.

— Il y a une fuite, Eva. Une vidéo.

Le cœur d'Eva rata un battement. Un froid polaire se propagea dans ses veines. Elle pensa à Julian. Elle pensa à ces moments d'abandon qu'elle croyait avoir volés au temps, là où elle n'était plus l'Enveloppe.

— Quelle vidéo ?

— C'est intime, Eva. Très intime. Ça ne colle pas avec l'image que nous avons

vendue.

Elle tendit une main tremblante, mais Marcus retira son téléphone.

— Tu dois monter sur scène, faire ton discours, et prétendre que tout va bien. C’est ton rôle.

— Sors, Marcus.

Sa voix avait une dureté de diamant. Seule, Eva s'approcha du miroir. Elle suivit du bout de l’index la ligne de sa mâchoire. Elle se détestait. Elle détestait cette construction de verre qui l’étouffait. Elle pensa à Julian Vane, l'architecte de ses mots, celui qui l'avait inventée avant même qu'elle n'apprenne à se connaître. L'aimait-il, elle, ou la version d'elle qu’il couchait sur le papier ?

Le rideau commença à se lever, révélant un gouffre de lumière dorée. Eva Luna fit un pas en avant. La lumière n’était pas un éclairage ; c’était une lame de rasoir chauffée à blanc qui venait peler chaque couche de son maquillage. Elle s'avança, et le monde se mua en un bourdonnement sourd.

Elle chercha une ancre dans la salle. *Julian.* Son nom résonna dans son esprit comme une note de piano isolée. Il était là, dans l’ombre. Le sculpteur contemplant son argile. Elle sentait son regard — non pas sur sa peau, mais sous sa peau.

Le micro était froid. Elle s'approcha du centre du plateau. Marcus s'agitait dans les coulisses, mais Eva ne le voyait plus. Elle prit la parole. Sa voix n’était plus un script.

— On m'a appris que le silence était un vide qu'il fallait remplir par de belles phrases écrites pour que le produit soit rentable.

Un murmure parcourut l'assemblée.

— Mais ce soir, je sens le poids de chaque mot que je n'ai jamais dit. Julian Vane a écrit mon âme avant même que je sache que j'en avais une. Mais il y a une chose qu'il a oubliée. On ne peut pas posséder ce que l'on a inventé. On peut seulement le regarder s'enfuir.

Un bip numérique strident retentit dans la salle. Puis un autre. Le poison s'était répandu. La vidéo venait de fuir. Les gens baissaient les yeux vers leurs écrans, puis les relevaient vers elle. C'était le regard du chasseur.

Eva se tourna vers les coulisses. C'est là qu'elle le vit. Julian. Il se tenait près d'un projecteur éteint. Il était plus pâle que d'habitude. Ses yeux sombres n'exprimaient ni jugement, ni colère, mais une tristesse infinie. Leurs regards s'accrochèrent. Il n'y avait plus de plateforme, plus de carrière. Il n'y avait que le son de leurs respirations invisibles.

Julian fit un pas vers elle. Ses lèvres bougèrent. *Pardonne-moi.*

Elle fut entraînée vers la sortie par Marcus, mais elle savait que ce n'était que le début. La suite de l'hôtel l'attendait, linceul de soie et d'argent. Quand elle y entra enfin, elle laissa le silence l'envahir. Elle retira ses boucles d'oreilles, dont le poids avait engourdi ses lobes. Le tissu de sa robe glissa le long de son corps, caresse fraîche qui la fit frissonner. Elle se sentait minuscule.

Elle se démaquilla avec une vigueur violente, cherchant la vérité de ses cils, la texture de ses joues. Elle s'assit sur le rebord du lit et attendit.

Un clic discret retentit. La serrure électronique.

Julian entra avec la discrétion d'une ombre. Il portait l'obscurité comme une seconde peau. Il dégageait son odeur familière : tabac froid, papier ancien et pluie sur le

bitume. Il s'arrêta sur le seuil. Ses yeux parcoururent la pièce avant de se poser sur elle.

— Tu es là, dit-il. Sa voix était une vibration grave.

Julian s'approcha. Sa main trembla imperceptiblement en effleurant l'air au-dessus de son épaule. Il paraissait dépassé, dépouillé de sa maîtrise d'architecte.

— Ils ont la vidéo, Eva. Marcus va essayer de la racheter, mais le prix sera ton âme.

— Mon âme a été vendue au moment où j'ai signé le contrat, Julian. Tu as tenu la plume.

Julian contracta la mâchoire.

— J'ai écrit une version de toi censée te protéger.

— La réalité, c'est que je ne sais plus qui je suis quand tu ne m'écris pas.

Elle se leva et posa sa main sur son visage. Sa peau était chaude, un peu rêche. C'était un contact électrique. Julian ferma les yeux, un soupir tremblant s'échappant de ses lèvres. Il n'était plus qu'un homme.

— On peut tout arranger, murmura-t-il, mais sa voix manquait de conviction.

— Je ne veux plus de tes histoires, Julian. Je veux ce qu'il y a entre les lignes.

Elle se pressa contre lui. La chaleur de son corps était une promesse de vie. Julian la serra plus fort, ses mains remontant dans son dos. Ses doigts s'ancrèrent dans le coton de son peignoir avec une possessivité fébrile. Il n'y avait plus de données, plus d'images. Il n'y avait que la pression de sa chair.

— Si on franchit cette ligne, il n'y aura plus de retour possible.

— Ne me laisse pas repartir dans la lumière seule.

Il ne répondit pas. Il pencha la tête et ses lèvres effleurèrent les siennes. C'était un baiser qui avait le goût du désespoir et de la pluie, une reconnaissance muette là où les mots n'avaient plus cours. Le contact devint sauvage. Eva s'agrippa à ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste.

Elle n'était plus une icône. Elle était une femme qui brûlait.

Julian recula d'un pouce, le souffle court.

— Je t'ai aimée avant même de te voir, Eva. Et c'est ma malédiction. Je ne sais pas si j'aime la femme ou le fantôme que j'ai créé.

— Alors apprend à me connaître sans script. Regarde-moi vraiment.

Elle défit sa ceinture. Le peignoir s'ouvrit sur sa peau nue. Ce n'était plus le corps d'Eva Luna, l'actrice aux millions de vues, mais la peau d'Eva, simplement, offerte à celui qui l'avait devinée. Julian la regarda avec une admiration terrifiée.

Il la porta vers le lit. Les draps étaient frais, mais la chaleur de Julian vint combler le vide. Dans l'obscurité de la suite, ils s'abandonnèrent. Leurs corps devinrent leur seul langage. Chaque caresse était un chapitre. Le toucher de Julian n'était plus analytique ; il était une brûlure lente qui réveillait chaque pore.

Julian murmura son nom. Son véritable nom. Eva ferma les yeux, acceptant enfin que la vérité était la seule chose qui valait la peine d'être vécue.

Elle s'endormit contre lui. Julian resta éveillé, fixant la ligne d'horizon où l'aube pointait, traînée de sang sur le Pacifique. Il savait que dès le lever du soleil, ils redeviendraient des produits. Mais pour cet instant, il savourait la mélancolie sublime d'une vérité qui ne demandait qu'à être cachée pour survivre.

Ils étaient deux morceaux d'un miroir cassé. Ensemble, ils reflétaient enfin la lumière.

Chapitre 2

L'Encre Sympathique

L'obscurité de l'appartement de Julian n'était jamais totale. Elle était faite de strates, un mille-feuille d'ombres s'étendant sur le béton brut, là où le silence lui-même semblait avoir un poids, une texture de velours poussiéreux. Dans cet antre de verre et d'acier, situé au trentième étage d'une tour qui défiait le ciel de Los Angeles, Julian Vane vivait comme un horloger au cœur d'une montre mécanique dont il détestait le tic-tac, mais dont il ne pouvait s'empêcher de polir les rouages.

Il était assis dans son fauteuil en cuir usé, un vestige d'une autre vie. Devant lui, un mur d'écrans diffusait en boucle les rushes de la veille. Au centre de chaque raccord, il y avait Eva Luna. Julian l'observait d'un œil que d'aucuns auraient qualifié de clinique, mais qui était celui d'un monteur cherchant le *cut* parfait dans un cœur trop complexe. Il scrutait la porosité de sa peau, le tressaillement presque imperceptible de sa lèvre inférieure, ce micro-mouvement qu'il avait consigné en marge : « Elle réalise que le mensonge est plus confortable que la vérité. »

Il porta sa tasse de café à ses lèvres. Le liquide était froid, amer. Il ferma les yeux, et l'odeur d'Eva lui revint en mémoire. Ce n'était pas le parfum de vanille industrielle des tapis rouges, mais cette odeur de papier neuf et de pluie fine qu'il avait décelée un soir, dans la pénombre d'une loge.

— Tu joues mal, Eva, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle rauque. Tu joues la comédie de celle qui ne joue plus.

Soudain, le silence fut brisé par la vibration chirurgicale de son téléphone. Le nom s'affichait : *Marcus / Studio Apex.* L'homme qui transformait les larmes en

dividendes.

— Julian, la voix de Marcus était une urgence contrôlée. La courbe d'engagement pour Eva s'effondre. Le public dit qu'elle est "morte à l'intérieur". C'est un désastre. On lance une opération de sauvetage narrative. Une fausse romance. Il faut qu'elle tombe amoureuse de quelqu'un de "vrai". Toi, Julian. L'architecte de l'ombre qui sort dans la lumière pour sauver sa muse. On envoie une voiture.

Julian resta immobile, le téléphone encore pressé contre l'oreille. Il regarda l'écran où le visage d'Eva était figé sur un gros plan. Il détestait ce qu'elle était devenue, cette icône de verre, mais il haïssait encore plus l'idée que quelqu'un d'autre puisse tenter de la réparer.

Le trajet vers le studio se fit dans un silence de cathédrale. Julian sortit son carnet et nota : *« Le cuir de la voiture sent l'ambition et le désinfectant. »* La plume laissa une petite tache sur son index. Un stigmaté d'encre.

Arrivé au Bâtiment 4, il se dirigea vers la loge d'Eva. La porte n'était pas une simple paroi ; elle était la frontière entre le script et le hors-champ. Il entra. L'air était saturé de lys blancs et de l'odeur métallique des projecteurs. Et puis, dessous, la vanille fumée. Eva était assise devant son miroir triptyque.

— Tu marches trop lourdement pour un fantôme, Julian, dit-elle sans se retourner. Ta présence déplace l'air de cette pièce d'une manière que je ne peux pas ignorer.

Julian s'approcha. Il entendit le glissement fluide de sa robe de soie lorsqu'elle se redressa, un froissement qui résonna dans le silence bourdonnant de ses oreilles. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle.

— Les fantômes ne marchent pas, Eva. Ils hantent. Et Marcus veut que je vienne t'habiter à nouveau.

Elle se tourna enfin. Son regard était un abîme d'ambre. Elle posa une main glacée sur son torse. À travers le tissu fin, Julian crut que sa peau allait brûler.

— Où finit le récit pour toi ? demanda-t-elle. Est-ce que tu m'aimes, ou est-ce que tu aimes seulement la ponctuation que tu mets dans ma bouche ?

Julian sentit son propre tremblement mourir contre elle. Il ne cherchait plus la métaphore architecturale ; il cherchait son souffle.

— Je ne sais plus, avoua-t-il. La frontière est en fondu enchaîné.

Il fit glisser sa main de sa joue vers sa nuque. Elle était si frêle.

— On nous demande de simuler l'intimité, Julian. Mais comment peut-on simuler ce qui nous dévore déjà ?

Quelques heures plus tard, devant le restaurant choisi par Marcus pour son « authenticité fabriquée », la réalité heurta la fiction de plein fouet. Eva descendit de la berline, une ombre fluide en soie émeraude. Les flashes crépitèrent comme des orages lointains. Julian s'avança vers elle. Il oublia les paparazzis, il oublia le dossier de production resté sur son bureau.

Il prit son visage entre ses mains. Sa peau était une caresse de pétale. Il vit le masque de l'actrice se fissurer en direct, un *cut* brutal vers la vérité.

— Je réécris la scène, dit-il.

Il posa ses lèvres sur les siennes. C'était le baiser d'un homme qui se noie et qui, dans un dernier réflexe, choisit de ne plus lutter contre le courant, mais de s'y abandonner. Il goûta la cerise noire de son gloss, une saveur charnelle et sucrée qui se mêlait au sel d'une larme invisible. Le monde disparut dans un silence assourdissant, seulement

rompu par le son de sa propre respiration qui s'arrêtait net contre la sienne.

Quand ils se séparèrent, ils étaient essoufflés. Les flashes n'étaient plus que des parasites dans le hors-champ de leur vie. Ils entrèrent dans le restaurant et s'assirent à une table isolée. Sous la nappe, leurs doigts restèrent entrelacés.

— J'ai peur, Julian, murmura-t-elle. J'ai peur qu'à force de prétendre t'aimer, je ne sache plus qui je suis quand les lumières s'éteignent.

Julian serra sa main, sentant la finesse de ses os. Le vin rouge dans leurs verres avait un goût de terre mouillée et de mûre sauvage.

— L'écrivain est mort ce soir, Eva. Il ne reste que l'homme.

Elle eut un petit rire triste, mais ses yeux s'adoucirent. Le silence qui s'installa n'était plus une attente de réplique, mais un raccord parfait. Julian regarda la ville de verre à travers la vitre, puis reporta son regard sur la femme devant lui. Il comprit que la "Saison des Mensonges" n'était qu'un décor en carton-pâte qui s'écroulait enfin.

Julian Vane ne craignait plus la page blanche. Il avait compris que l'encre la plus précieuse n'était pas celle qui restait sur le papier, mais celle qui coulait, invisible et brûlante, entre leurs doigts entrelacés.

Chapitre 3

Le Verre et l'Acier

La suite du *Park Hyatt* n'était pas une pièce, c'était un manifeste de solitude moderne. Un cube de verre et d'acier suspendu au soixantième étage, où le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence filtrée par une climatisation au ronronnement chirurgical. Eva Luna se tenait debout devant la baie vitrée, son front appuyé contre la surface froide. Dehors, Manhattan n'était qu'un circuit imprimé de lumières nerveuses, une data-visualisation de millions de vies dont elle ne faisait plus partie.

Elle portait une robe en soie liquide d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir, une seconde peau choisie par un styliste pour évoquer une « vulnérabilité sophistiquée ». Mais sous le tissu coûteux, Eva ne sentait que le vide. Ses doigts effleurèrent le verre. Elle se demanda si elle se briserait comme un objet ou si elle s'évaporerait simplement, redevenant l'image pixelisée que le monde consommait chaque dimanche soir.

Un bruissement de papier déchira le silence. Elle ne se retourna pas ; elle connaissait cette présence. Il y avait dans l'air une intrusion de réalité : l'arôme âcre du café noir et l'odeur de l'encre fraîche. C'était l'empreinte de Julian Vane.

— Tu es placée exactement à l'intersection du tiers inférieur et de la ligne de fuite, Eva. C'est un plan magnifique. Très « mélancolie de fin de règne ». Mais nous ne tournons pas, là. Tu peux relâcher tes épaules.

La voix de Julian avait la résonance d'une note de piano tenue trop longtemps dans une pièce vide, une vibration qui semblait résonner jusque dans la cage thoracique

d'Eva. Elle se retourna lentement, le mouvement fluide, chorégraphié par des années de répétition, mais son regard était plus mordant qu'à l'accoutumée.

— Le script est arrivé, commença-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de satin. On dirait que tu as écrit notre propre exécution.

Julian était assis sur le canapé en cuir blanc, un dossier de production sur les genoux. Avec sa chemise aux poignets déboutonnés et son regard de prédateur fatigué, il ressemblait à un homme qui avait passé trop de nuits à chercher une vérité inexistante.

— Ce n'est pas une exécution, Eva. C'est une réécriture. Le public adore les chutes, mais il vénère les rédemptions. Pour l'instant, tu es l'actrice capricieuse prise dans un scandale de mœurs. Demain, tu seras la femme blessée, sauvée par l'amour sincère d'un homme de l'ombre. C'est classique. C'est efficace.

Il se leva. L'espace entre eux se réduisit, et la température de la pièce sembla grimper. Julian s'arrêta à une distance qui était à la fois une politesse et une agression.

— Tu veux que je joue la comédie avec toi ? murmura-t-elle, les yeux ancrés dans les siens. Toi, l'homme qui méprise les acteurs parce qu'ils ne sont que les « marionnettes de tes adjectifs » ? Qu'est-ce que tu y gagnes, l'Architecte ? Pourquoi sortir de ton bureau et entrer dans la lumière pour une actrice en perdition ?

Julian leva une main. Eva vit, pour la première fois, ses doigts trahir une légère hésitation, un tremblement presque imperceptible avant qu'ils n'effleurent sa joue. Le contact fut électrique. Ce n'était pas le toucher d'un amant, mais celui d'un sculpteur vérifiant la malléabilité de son argile. Pourtant, la chaleur qui s'en dégageait était d'une violence inouïe.

— Parce que personne ne connaît tes silences mieux que moi, Eva. Parce que chaque

réplique que tu as prononcée ces cinq dernières années est née dans mon esprit. Je t'ai inventée. Je sais où sont tes cicatrices parce que c'est moi qui ai choisi l'angle de la lame.

— Tu ne m'aimes pas, Julian, répliqua-t-elle d'une voix étranglée par une soudaine lucidité. Tu es amoureux d'un spectre que tu as toi-même convoqué. Tu aimes la ponctuation de mes phrases, la façon dont je porte tes métaphores.

Il s'approcha encore, si près qu'elle sentit son souffle sur ses lèvres. L'odeur boisée du cèdre émanant de sa veste l'enveloppa comme un ancrage.

— Et n'est-ce pas la forme d'amour la plus pure ? Aimer quelqu'un assez pour lui créer un monde où il n'a plus besoin de souffrir ? Je vais devenir ton ancrage, Eva. Devant les caméras, je serai l'homme qui te tient la main quand tout s'effondre. Je serai ton mensonge le plus crédible.

Eva posa sa main sur le revers de sa veste. Elle sentit le battement de son cœur, rapide, irrégulier sous le tissu impeccable. C'était la première fois qu'elle touchait une réalité qui n'avait pas été validée par un focus group. À cet instant, l'algorithme mourut. Il n'y avait plus de data, plus de parts de marché. Il n'y avait que deux solitudes se heurtant dans un aquarium de luxe.

— C'est un pacte avec le diable, Julian.

— Non, Eva. C'est un contrat de co-production.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il posa son front contre le sien, un geste d'une tendresse dévastatrice qui brisa ses dernières défenses. Eva s'accrocha à lui, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste. La suite d'hôtel sembla se dissoudre. Ils étaient deux personnages au milieu d'une page blanche.

— Demain matin, à huit heures, nous sortirons de cet hôtel, continua Julian. Tu porteras tes lunettes de soleil, mais tu laisseras entrevoir que tu as pleuré. Moi, je serai protecteur. Nous allons leur donner l’histoire de l’année.

— Apprends-moi à faire semblant, alors, murmura-t-elle contre son cou. De toute façon, je ne sais plus quelle est la différence.

La nuit s’étira, fluide et enveloppante. Ils s’assirent au sol, côte à côte, contre le verre froid. Julian finit par briser le silence d’une voix sourde :

— Dans ton bureau, il y a cette photo de toi, enfant, sur une plage. Tu ne souris pas. Tu regardes l’horizon comme si tu attendais que quelqu’un vienne te chercher. C’est cette petite fille que je vais tenir par la main devant les photographes, Eva. Pas l’actrice.

Cette confidence, arrachée au sanctuaire de ses secrets, fit monter une larme solitaire sur la joue d’Eva. Elle ne l’essuya pas. Pour la première fois, elle n’avait plus peur de l’hiver qui venait.

L’aube s’immisça enfin dans la chambre comme un scalpel de lumière. Le bleu fit place à un gris perle, une clarté clinique qui interrogeait chaque pli des draps. Julian observait Eva qui s’éveillait. Elle n’avait plus cette seconde de flottement habituelle ; son regard fut immédiatement lucide, déjà en garde.

— Le rideau se lève, dit-elle.

Ils se retrouvèrent devant le miroir de la salle de bain. Eva commença à appliquer son maquillage avec une dextérité de peintre. Chaque geste était une couche d’armure. Le fond de teint effaçait les cernes, le rouge à lèvres dessinait une bouche prête pour les sourires de façade.

— Tu disparais sous mes yeux, dit Julian en la regardant faire.

— Non, Julian. Je m'équipe. Si je sors là-bas avec le visage que j'avais il y a dix minutes, ils vont me dévorer.

Elle se tourna vers lui et arrangea le col de sa chemise. Ses doigts effleurèrent sa gorge.

— À partir du moment où nous franchissons cette porte, Julian Vane, tu m'aimes avec une passion qui fait peur. Tu me regardes comme si j'étais la seule source d'oxygène dans une pièce en feu. Tu ne joues pas pour les caméras, tu joues pour moi.

— Je n'aurai pas besoin de jouer, Eva. C'est bien là tout le danger.

Ils marchèrent vers la porte de la suite. L'ascenseur les emporta vers le rez-de-chaussée dans un décompte de chiffres rouges, une hémorragie de secondes. Julian resserra sa prise sur la main d'Eva. Il sentait son pouls battre contre sa paume.

Les portes s'ouvrirent sur le lobby. Le chaos fut instantané. Une explosion de flashes, un mur de cris, le tumulte des questions hurlées par une meute de journalistes. L'air devint saturé de l'odeur du bitume chaud et des projecteurs.

Julian fit un pas en avant, protégeant Eva de son corps, son bras entourant ses épaules dans un geste de possession protectrice. Il sentit Eva se presser contre lui, ancrant leur performance dans la chair. Devant eux, les objectifs ressemblaient à des yeux de verre, froids et impitoyables.

Alors qu'ils atteignaient la berline noire, Julian s'arrêta. Ignorant les hurlements, il se pencha vers Eva et déposa un baiser lent sur sa tempe. Un geste délibéré, qui n'était dans aucun script.

— Je te tiens, murmura-t-il pour elle seule.

Le flash d'un photographe immortalisa l'instant. L'image ferait le tour du monde, analysée, monétisée. Mais pour Julian et Eva, enfermés dans la pénombre de la voiture qui démarrait, ce n'était que le début d'une longue et périlleuse dérive. La saison des mensonges venait d'éclorre comme une fleur de sang, et pour la première fois, Eva ne cherchait plus son reflet dans la vitre, mais la chaleur de la main qui ne l'avait pas lâchée.

Chapitre 4

La Clause de Conscience

Le silence dans la suite 402 du *Lumière* n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante de verre et d'acier, lesté par le bourdonnement d'une climatisation recyclant un air de luxe, désinfecté de toute humanité. Eva Luna se tenait devant la baie vitrée, observant les artères de Los Angeles qui pulsaient comme un circuit imprimé. Le sol de la suite semblait se dérober, ne laissant sous ses pieds que l'abîme sombre des intentions de Julian Vane.

Derrière elle, le froissement d'un papier rompit la stase. Un son sec, chirurgical.

— Le document est prêt, Eva.

La voix de Julian était un velours râpeux, un violoncelle dont on aurait trop tendu les cordes. Elle ne se retourna pas, s'accrochant au froid de la vitre pour contrer l'anxiété qui grattait les parois de son estomac. Lorsqu'elle fit enfin volte-face, il l'imprégnait déjà. Assis à la table de marbre noir, son long corps d'intellectuel penché sur le contrat, il dégageait son sillage caractéristique : une chaleur boisée de cèdre mêlée à l'odeur d'une pluie fine tombant sur les pavés de Londres.

— La clause de transparence totale, murmura-t-elle.

— L'accès sans filtre, rectifia Julian sans lever les yeux. Pour que le monde croie à ce mensonge, je dois posséder chaque vérité que tu caches sous ta peau. Je ne peux pas écrire notre histoire si je ne connais pas le son de ton souffle quand tu as peur, ou la nuance exacte de tes silences.

Il se leva. Le tapis épais étouffait ses pas, mais Eva sentit sa progression par le simple déplacement de l'air. Lorsqu'il fut à quelques centimètres, l'asepsie de la pièce vola en éclats. Il tendit la main et, d'un geste d'une lenteur infinie, effleura la naissance de son cou. Le contact de ses doigts, frais et fermes, provoqua une décharge électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale. C'était le toucher d'un sculpteur reconnaissant enfin la texture de la glaise.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle obéit. Ses yeux rencontrèrent le regard de Julian, une acuité dévastatrice qui transperçait l'idole des écrans pour atteindre la petite fille perdue.

— Je vais vivre dans ton ombre, reprit-il, sa voix vibrant contre sa tempe. Je serai là quand tes larmes seront vraies et non des gouttes de glycérine. Je vais te désosser, Eva. Pour voir si, au centre, il y a encore quelque chose qui bat.

L'insulte de la phrase fut balayée par l'onde de choc qu'elle provoqua. Eva sentit son souffle se coincer dans sa gorge, ses muscles se tendre dans une réaction paradoxale où l'effroi se mariait à une excitation brûlante, presque obscène. Elle voulait reculer, elle voulait qu'il continue.

Elle s'approcha de la table de marbre. Le contrat l'attendait, les pages blanches luisant comme de la neige vierge sous les spots. Elle prit le stylo-plume, lourd, chargé d'une encre de Chine qui ressemblait au sang noir de sa nouvelle réalité.

— Si je te laisse entrer, Julian... qu'est-ce qu'il restera de moi ?

Il se glissa derrière elle, si près qu'elle percevait le rythme régulier de sa respiration. Il posa sa main sur la sienne, enveloppant ses doigts tremblants. Pour la première fois, elle perçut une infime faille : le pouce de Julian tressaillit imperceptiblement contre son articulation, une fissure dans son masque de contrôle absolu.

— Il restera ce que nous aurons survécu à créer, murmura-t-il à son oreille. Parfois, on a besoin d'un mensonge parfait pour redécouvrir une vérité brute. Je vais te voler ton intimité pour te rendre ton âme.

Dans un mouvement brusque, elle apposa sa signature. L'encre s'étala, une trace indélébile, un pacte de sang moderne. À l'instant où le dernier trait fut tracé, Eva se sentit s'alléger, comme si une partie de son être s'était détachée d'elle pour aller se loger entre les pages.

Elle lâcha le stylo, qui roula sur le marbre avec un bruit mat.

— Voilà. Je suis à toi. Dans toutes les nuances de mon obscénité privée.

Julian reprit le document. Ses yeux parcoururent la signature avec une satisfaction teintée d'une mélancolie profonde. Il leva la main et, avec une douceur qui fit plus de mal à Eva qu'une gifle, retira la barrette qui retenait ses cheveux. Ils tombèrent en cascade sur ses épaules. Il passa ses doigts dans la chevelure, explorant la texture avec une curiosité presque scientifique, mais son geste s'attarda une seconde de trop sur sa nuque.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda-t-elle, les yeux mi-clos.

— Parce que pour que le monde croie que je t'aime, je dois d'abord apprendre à connaître les aspérités de ton silence. Je dois savoir où finit le fard et où commence la peur.

Il se recula brusquement, rompant le charme. L'atmosphère de la pièce redevint soudainement froide, clinique. Il rangea le contrat dans sa mallette avec une efficacité redoutable. L'architecte du mensonge reprenait ses droits.

— Sois prête à sept heures. Porte quelque chose qui dise que tu n'as pas essayé d'être belle. Porte quelque chose qui dise que tu es amoureuse d'un homme qui ne te mérite pas.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta sur le seuil, sa silhouette se découpant contre la lumière crue du couloir.

— Et Eva ?

— Oui ?

— L'odeur de ton parfum actuel... le jasmin synthétique. Oublie-le. À partir de demain, tu porteras de l'essence de néroli et de la pluie. C'est l'odeur de la nostalgie. Et c'est ce que le public doit voir dans tes yeux quand tu me regarderas.

La porte se referma avec un déclic métallique. Eva porta ses mains à son visage ; elles sentaient encore le papier, l'encre et Julian. Elle se laissa glisser contre la vitre, son corps s'affaissant comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Elle n'était déjà plus Eva Luna. Elle était la création de Julian. Et dans cette dépossession totale, elle trouva, paradoxalement, un frisson de liberté qu'elle n'avait jamais connu sur aucun plateau de tournage.

Elle resta là, dans la pénombre feutrée, attendant que le soir tombe sur la ville de verre, prête à devenir le plus beau mensonge que Julian Vane ait jamais écrit. Elle chercha désespérément dans l'air stérile le sillage de néroli et de pluie qu'il lui avait ordonné de devenir, comprenant que le véritable danger n'était pas de perdre son identité, mais de finir par aimer la façon dont il la réinventait.

Chapitre 5

Le Protocole d'Intimité

La suite de luxe de l'Hôtel Montaigne n'était pas une pièce, c'était un aquarium de verre et de chrome où le silence pesait le poids d'une condamnation. Dehors, Paris n'était qu'une traînée de lumières floues, une rumeur lointaine étouffée par le triple vitrage. À l'intérieur, l'air était saturé de cette odeur de propre, presque chirurgicale, propre aux lieux où l'on ne vit pas, mais où l'on transite.

Eva Luna était assise au bord du canapé en cuir blanc, ses mains jointes sur ses genoux avec une précision de métronome. Elle portait une robe en soie liquide d'un gris d'orage qui semblait s'écouler sur son corps sans jamais le toucher vraiment. Elle était l'image même de la perfection désincarnée, un hologramme de chair dont chaque pore semblait avoir été lissé par un algorithme.

Julian Vane se tenait près de la baie vitrée, une tablette à la main. Son reflet dans la vitre se superposait aux lumières de la ville, faisant de lui un fantôme hantant la skyline. Il ne la regardait pas, il étudiait des colonnes de chiffres.

— Le public ne croit plus aux battements de cœur, Eva, dit-il sans se retourner. Sa voix était un murmure grave, un son de velours froissé qui semblait vibrer jusque dans les os de la jeune femme. Le cœur, c'est de la donnée mal interprétée. Ce qu'ils veulent, c'est de la micro-expression. Ils veulent voir le sang monter à tes joues avec un retard de 0,4 seconde après que je t'ai touchée. C'est le délai de l'aveu. C'est là que se niche la vérité pour eux.

Eva tourna lentement la tête vers lui.

— On ne m'a jamais demandé de calculer mon sang, Julian. On m'a toujours dit de «

ressentir ».

— Ressentir est un luxe de débutant, rétorqua-t-il en se tournant enfin vers elle. Tu n'as plus le droit au hasard. Ton contrat stipule que tu dois être amoureuse de moi à hauteur de 82 % de satisfaction spectateur d'ici le milieu de la saison. Le « Protocole d'Intimité » commence maintenant.

Il envahit son espace vital, abolissant la distance de sécurité qu'elle s'était imposée. Son odeur la frappa avant même qu'il ne parle : ce parfum de papier ancien et d'encre fraîche, mêlé au froid mordant de l'automne qui s'était accroché à sa veste de laine. C'était l'odeur d'un homme qui vit entre les lignes, et Eva se sentit soudain comme une page prête à être cornée, froissée, lue jusqu'à l'épuisement.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle leva les yeux. Le regard de Julian était un scalpel. Il ne cherchait pas son âme, il cherchait la faille dans son masque.

— Tes pupilles ne se dilatent pas. Tu me regardes comme tu regarderais un prompteur.

— Parce que tu es un prompteur, Julian. Comment pourrais-je voir autre chose que des mots quand je te regarde ?

Il s'approcha encore, et Eva sentit une chaleur sourde, presque douloureuse, naître à la base de son échine pour se diffuser sous sa peau comme une encre sympathique révélée par une flamme. Julian posa sa main sur le sternum de la jeune femme, là où le cœur bat la mesure de l'existence. Sous la soie fine de la robe, il sentit le galop effréné de son muscle cardiaque.

— Tu triches, Eva, souffla-t-il, ses doigts s'attardant sur la courbe de sa poitrine avec une hésitation qui ne figurait dans aucun manuel. Ton cœur bat à 110. C'est trop rapide pour le script.

— Peut-être que c'est ton script qui est mal écrit, Julian.

Il ne recula pas. Au contraire, il l'entraîna vers le grand miroir sans tain du salon. Il s'installa derrière elle, ses mains se posant sur ses épaules. Le poids de ses paumes était une ancre terrifiante.

— Exercice un : la vulnérabilité rétinienne. Ferme les yeux.

Elle obéit. Dans l'obscurité, Julian fit quelque chose qu'il n'aurait jamais dû faire. Pensant qu'elle ne le voyait pas, il inclina légèrement la tête et respira l'odeur de ses cheveux avec une sorte de désespoir contenu, une inspiration longue, presque affamée. Eva le sentit. Ce n'était pas un geste d'architecte. C'était le geste d'un homme qui se noie.

— Imagine, reprit-il, sa voix trahissant une légère fêlure, que tu es dans une pièce bondée. Et soudain, tu me vois. Ton corps reconnaît le mien. Une reconnaissance cellulaire. Maintenant, ouvre les yeux.

Elle s'exécuta. Le miroir leur renvoya leur image. Eva vit dans le reflet une femme qu'elle ne reconnaissait pas, les lèvres entrouvertes, le regard voilé. Mais elle vit surtout Julian. Sa main, posée sur son épaule, tremblait imperceptiblement. Ce génie du contrôle perdait sa propre géométrie.

— Bien, murmura-t-il, s'écartant brusquement comme s'il s'était brûlé. La berline attend. Nous finirons le calibrage en route.

Le trajet vers le gala se fit dans le silence pressurisé de la voiture. Julian avait posé sa tablette sur le siège de cuir. Il ne regardait plus les courbes de sentiment analysis. Il regardait les mains d'Eva, ses doigts qui triturèrent nerveusement la soie de sa robe. Dehors, les flashes des premiers photographes commençaient à éclater contre les vitres teintées.

— Julian ? demanda-t-elle alors que le véhicule ralentissait devant le tapis rouge.

Dans ton script... est-ce que l'héroïne finit par savoir si elle aime l'homme, ou si elle aime seulement la façon dont il l'écrit ?

Julian garda le silence. Il tendit la main et, pour la première fois, ce ne fut pas pour vérifier son pouls ou corriger sa posture. Il caressa sa joue du bout du pouce, un geste d'une lenteur insupportable, balayant une mèche de cheveux avec une tendresse qui n'avait rien de technique.

— Dans les bonnes histoires, Eva, il n'y a aucune différence entre les deux.

Il s'approcha encore, abolissant les derniers centimètres. L'air dans la voiture était devenu une matière solide, une électricité statique qui faisait se dresser les fins duvets sur ses bras. Julian ferma les yeux un instant, son front contre le sien, et Eva sentit sa propre résistance se liquéfier.

— L'algorithme dit qu'il nous faut une hésitation de 1,2 seconde avant de nous afficher ensemble, murmura-t-il, ses lèvres frôlant les siennes.

— Et vous, Julian ? Combien de temps allez-vous hésiter ?

Il ne répondit pas. Il se contenta de la regarder avec une intensité qui semblait vouloir dévorer jusqu'à ses pixels. La portière s'ouvrit sur le chaos des médias, la lumière crue, les cris. Julian reprit instantanément son masque de marbre, mais Eva vit, juste avant qu'il ne descende, une larme unique briller au coin de son œil, une erreur de code magnifique qu'il essuya d'un revers de main furieux.

Il lui offrit son bras. Elle s'y accrocha comme à une bouée. Ils marchèrent vers les flashes, deux fantômes magnifiques jouant une tragédie que seul le silence saurait un jour raconter. Sous la soie de sa robe, Eva sentait encore l'empreinte de sa main sur son cœur, une chaleur qui refusait de devenir de la donnée. La saison des mensonges venait d'atteindre son point de non-retour, et alors qu'elle souriait aux caméras, elle sut que le plus grand talent de Julian Vane n'était pas d'écrire des dialogues, mais de

transformer les êtres humains en blessures ouvertes, exposées aux regards du monde, pour mieux les empêcher de guérir.

Chapitre 6

Flashes et Algorithmes

Le crépitement des flashes n'était plus un bruit, c'était une percussion sauvage qui battait la mesure contre mes tempes. À chaque détonation de lumière, le monde disparaissait une fraction de seconde, laissant place à une page blanche, terrifiante de vide, avant de se recomposer dans une saturation de couleurs agressives. Le tapis rouge du Metropolitan Museum n'était pas un sol, c'était une scène de crime où l'on assassinait l'anonymat.

Je sentis la main de Julian se poser dans le creux de mon dos. La chaleur de sa paume traversa la soie glacée de ma robe avec la force d'un incendie domestique. C'était un geste calculé, une ponctuation dans le script que nous avions répété dans la pénombre de son bureau, et pourtant, mon corps trahit la programmation. Un frisson, indocile et archaïque, remonta le long de ma colonne vertébrale. J'entendis le froissement discret de ma traîne contre son smoking de laine, un glissement de soie sur le grain rugueux du luxe.

— Respire, Eva, murmura-t-il à mon oreille.

Sa voix était un velours sombre, une note de basse qui vibrait jusque dans ma cage thoracique. L'odeur de Julian m'envahit alors, balayant les effluves entêtants des lys et le parfum métallique de la laque. Il sentait le papier ancien, le santal, et une note de menthe fraîche qui ancrerait brutalement sa réalité d'homme dans ce décor de carton-pâte.

Je tournai la tête vers lui, offrant aux objectifs le profil qu'ils attendaient. Mais dans mes yeux, si quelqu'un avait pris la peine de regarder au-delà de l'iris azur dicté par

la production, il aurait vu le vertige.

— Je ne sais plus qui je joue, Julian, répondis-je dans un souffle.

— Tu joues la femme qui m'aime, dit-il.

Il y eut un battement de cil, un instant de latence où sa main, en ajustant la soie à ma hanche, trembla imperceptiblement. Ce n'était pas l'Architecte qui agissait, mais un homme dont la maîtrise se lézardait. Il resserra sa prise, ses doigts s'ancrant dans ma chair avec une possession qui n'avait plus rien de scénaristique.

Nous entamâmes l'ascension des marches. Chaque pas était une chorégraphie de perles de culture pesant sur mes épaules. Julian m'aidait, sa main ne me quittant jamais, offrant un point d'ancrage dans ce tourbillon de cris.

— Regarde-moi, Eva, ordonna-t-il doucement. Pas l'objectif. Moi.

Je lui obéis. Nos regards se verrouillèrent. Ses pupilles étaient deux puits d'encre où se reflétait la démesure du décor. Je vis dans son regard une faim qui n'appartenait à aucun script, la détresse d'un créateur réalisant que le marbre est plus chaud que prévu. Nous nous arrê tâmes à mi-hauteur, dans l'œil du cyclone. Il se pencha vers moi, ses doigts effleurant la peau fine derrière mon oreille. Le contact fut électrique.

— Ils veulent leur climax, Eva, murmura-t-il, son souffle venant mourir contre mes lèvres.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu réclames, Julian ?

Il marqua un temps d'arrêt. Il n'était plus l'architecte froid. Il était un homme acculé par sa propre invention.

— Je réclame que ce ne soit pas un mensonge.

Et il m’embrassa. Ce n’était pas le baiser hollywoodien, angulaire et technique. C’était une collision de deux solitudes. Ses lèvres étaient chaudes, goûtant les miennes avec une curiosité presque douloureuse, un mélange de champagne et de désir brut. Je fermai les yeux, et le décor disparut. La foule, les caméras, les contrats, tout s’évanouit dans le goût salé d’une larme qui n’était pas la mienne.

Quand il se détacha, le silence fut plus assourdissant que les acclamations. Nous franchîmes les dernières marches pour nous engouffrer dans le musée. La pénombre feutrée nous enveloppa comme un linceul protecteur. Julian ne lâcha pas ma main. Il m’entraîna vers la galerie égyptienne, là où l’eau noire du temple de Dendur reflétait les lumières de la ville.

— Tu frissonnes, nota-t-il dans le silence de pierre.

Il retira son smoking et le posa sur mes épaules. Le vêtement m’enveloppa, encore imprégné de la fièvre de son corps. C’était une étreinte de laine et de soie, un territoire volé à la nuit qui sentait l’encre fraîche et l’homme acculé.

— C’est le vertige, Julian. Celui de ne plus savoir quelle version de moi est en train de te répondre.

Il s’arrêta brusquement. Dans la lumière bleutée, il paraissait plus réel, dépouillé de son armure de demiurge. Ses mains encadrèrent mon visage avec une douceur de cristal.

— La version que je vois n’est pas celle que j’ai écrite, Eva. Celle que j’ai écrite est une équation parfaite. Toi... tu es la rature sur la page, celle qui donne tout son sens au poème.

— Est-ce la fin de notre contrat ? demandai-je, le cœur cognant contre mes côtes.

Il prit ma main et la porta à ses lèvres, déposant un baiser sur mes articulations, un geste d'une tendresse dévastatrice.

— Je n'ai jamais écrit de fin pour nous, Eva. Parce que je suis incapable de poser le point final.

Nous restâmes là, deux silhouettes sombres devant l'eau noire. Autour de nous, le gala continuait sa danse macabre, mais ici, le temps s'était arrêté. L'odeur du santal et de la pierre froide, le son de nos respirations accordées, la sensation de sa veste sur mes épaules... tout convergeait vers une certitude nouvelle : le mensonge était devenu trop petit pour nous contenir.

— Ils nous attendent, murmura-t-il enfin, ses yeux fouillant les miens une dernière fois. Le spectacle doit continuer.

— Oui, mais le spectacle n'est plus que pour eux. Ce qui s'est passé ici... c'est la seule chose qui soit à moi.

Il prit ma main, ses doigts s'entrelaçant aux miens en une tresse solide de chair et de sang. Nous sortîmes de l'alcôve, quittant la paix des morts pour retourner dans l'arène. Mais alors que nous marchions vers la lumière aveuglante de la salle de bal, je sus que plus rien ne serait jamais pareil.

Nous étions en train de saboter la machine, un battement de cœur à la fois. Julian se pencha vers mon oreille, son souffle chaud déclenchant un dernier frisson.

— Souris, Eva. Ils pensent qu'ils nous possèdent. Montre-leur à quel point ils se trompent.

Et je souris. Non pas le sourire étudié de l'actrice, mais celui, mystérieux et dangereux, d'une femme qui vient de découvrir qu'elle possède enfin un secret que personne, absolument personne, ne pourra jamais lui racheter. Nous avançons vers la foule, deux prédateurs de vérité cachés dans les habits de la célébrité, prêts à jouer le rôle de notre vie, sachant que la plus belle des performances est celle que l'on ne donne que pour un seul spectateur.

Chapitre 7

Le Script de Minuit

Le silence du studio 5 n'était jamais tout à fait total. C'était une absence de bruit artificielle, une chape de plomb feutrée où vibrait encore l'écho des projecteurs éteints. Dans cette pénombre bleutée, Eva Luna était assise sur le rebord d'un canapé de velours qui n'appartenait à aucun salon réel, mais au décor de **The Void**. Sous ses doigts, le textile était froid, presque hostile, comme tout ce qui composait son existence depuis que le succès l'avait transformée en une icône de papier glacé.

Elle tenait entre ses mains les nouvelles pages de script, encore chaudes de l'imprimante. L'odeur de l'encre fraîche se mêlait à celle, plus entêtante, de son propre parfum — une fragrance de lys et d'aldéhyde conçue pour évoquer « l'innocence sophistiquée ». Mais ce soir, l'odeur lui montait à la gorge. Elle se sentait comme un flacon vide, rempli d'un nectar qui ne lui appartenait pas. Ses yeux parcoururent les lignes soulignées. Son cœur manqua un battement.

« J'ai toujours eu l'impression que si je cessais de parler, je cesserais d'exister. Pas parce que j'ai des choses à dire, mais parce que le silence est le seul miroir où je ne me reconnais pas. »

Ces mots. Elle les avait murmurés à Julian trois jours plus tôt, dans le creux d'une nuit d'insomnie. Ils étaient une confession, une écorchure partagée dans le secret d'une suite d'hôtel. Et là, ils gisaient sur le papier, noirs sur blanc.

— C'est une forme de viol, tu sais.

La voix de Julian s'éleva du fond du plateau. Julian n'était plus l'homme qui écrivait

ses jours ; il était le cambrioleur de ses nuits, celui qui fracturait les serrures de son silence pour en extraire des diamants de douleur. Il s’avança dans le cercle de lumière crue d’une servante. Il portait son éternel pull de cachemire sombre, dont les manches étaient remontées sur ses avant-bras.

— Ce n’est pas du viol, Eva. C’est de la cristallisation.

Il s’arrêta à quelques centimètres d’elle. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, une chaleur organique qui jurait avec le froid de l’acier environnant. L’odeur de Julian était celle du papier ancien et d’un soupçon de bergamote.

— Tu as pris ce que j’avais de plus fragile et tu l’as injecté dans une fiction, reprit-elle. Sa voix se brisa, un fil de soie cédant sous un poids trop lourd, laissant couler une vérité si dense que l’air du studio sembla se raréfier. Tu as transformé ma douleur en une ligne de dialogue.

Julian ne répondit pas immédiatement. Il s’assit sur le sol, à ses pieds, et resta de longues secondes à simplement la regarder, ses mains tremblant imperceptiblement lorsqu’il effleura le tissu de sa robe.

— Parce que ta douleur est la seule chose authentique que tu possèdes encore, finit-il par murmurer.

Il leva les yeux vers elle. Eva se sentit soudain nue. Julian ne regardait pas l’actrice, il ne regardait pas « l’Enveloppe ». Il regardait l’enfant terrifiée qui se cachait derrière le masque.

— Je ne sais plus qui je suis quand je joue ces scènes. Est-ce que c’est moi qui parle ? Ou est-ce que c’est toi qui parles à travers moi ?

Il tendit la main et effleura le bout de ses doigts sur le genou d’Eva. Le contact fut

électrique. Le toucher de Julian était une ancre.

— Tu m'aimes, Julian ? Ou est-ce que tu aimes la version de moi que tu écris à trois heures du matin ?

Julian ne détourna pas le regard. Son visage, d'ordinaire si contrôlé, se fendilla. On aurait pu y lire un tourment immense.

— Est-ce qu'il y a une différence ? demanda-t-il, la voix rauque. Quand j'écris pour toi, je ne crée pas un personnage. Je déshabille ton âme, couche après couche. Ce que j'aime, Eva... c'est cette étincelle de détresse que je suis le seul à savoir capturer.

Elle ferma les yeux, laissant une larme solitaire tracer un sillon sur sa joue. Julian la recueillit du bout du doigt et goûta le sel de sa peine. Ils restèrent ainsi, prostrés l'un contre l'autre, tandis que les premières lueurs de l'aube commençaient à filtrer à travers les verrières hautes du studio. Eva sentit la main de Julian remonter le long de son dos, un mouvement lent, exploratoire.

— Dis-moi quelque chose que tu n'écriras jamais, demanda-t-elle brusquement. Une chose qui n'appartiendra qu'à nous.

— Je t'écrirais même si tu n'existais pas, murmura-t-il enfin. Parce que tu es la forme que prend ma solitude quand elle veut devenir poésie.

Quand ils s'embrassèrent sur le plateau désert, ce fut une collision de réalités. Ce n'était pas le baiser chorégraphié des écrans, mais un échange de souffles désespéré, le goût du sel et de l'encre, une tentative de se réapproprier leurs corps par-delà les mots.

Quelques heures plus tard, la pluie de New York s'invita dans leur intimité, transformant le loft de Julian en un sanctuaire de verre et de reflets. En franchissant le

seuil, Eva frissonna. L'air ne vibrait plus de la tension du studio ; il était devenu liquide, transparent comme un miroir d'eau.

— Enlève ton manteau, Eva.

Elle passa de la soie rigide de son costume de scène à la douceur brute d'un plaid en laine que Julian jeta sur ses épaules. Ce passage de la parure à la matière organique symbolisait sa mise à nu. Julian ne cherchait plus à expliquer ses intentions. Il se contentait d'être là, une présence silencieuse et brûlante.

Elle s'approcha du bureau et vit l'écran en veille. *« Elle part comme si elle fuyait un incendie, mais elle emporte les cendres avec elle. »*

— Tu l'as écrit avant que je ne le dise, murmura-t-elle, sa voix se reflétant contre les vitres ruisselantes.

Julian s'approcha d'elle dans la pénombre. Il ne restait plus rien des termes techniques, plus de statistiques, plus de logiciels. Il ne restait que le bruit de la pluie qui semblait laver les péchés de leur création commune.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle leva les yeux. Dans le regard de Julian, elle ne vit pas le scénariste, mais un homme terrifié. Il la prit dans ses bras, et cette fois, il n'y avait pas de direction d'acteur. Il n'y avait que la texture de sa peau contre la sienne, la chaleur de son souffle dans ses cheveux.

— Reste avec moi, murmura-t-elle. Ne me laisse pas retourner dans le miroir.

Le lendemain, le studio 4 ressemblait à une cathédrale de métal chauffé. Eva était assise dans sa loge, subissant la métamorphose finale. On effaçait les traces de sa nuit

pour lui redonner le visage de l'icône. Julian entra, déposant les « pages bleues » sur la coiffeuse. Leurs regards se verrouillèrent dans le miroir.

— Joue-le, Eva. Donne cette vérité à la caméra.

Sur le plateau, le silence se fit, un silence de plomb. Eva se tenait au milieu du décor de verre. Elle commença sa scène. Elle arriva à la réplique fatidique, celle que Julian avait volée à leur intimité. Elle s'arrêta au milieu de la pièce, son corps vibrant comme une corde trop tendue.

— Je pars comme si je fuyait un incendie... commença-t-elle.

Sa voix se brisa, un fil de soie cédant sous un poids trop lourd, laissant couler une vérité si dense que l'air du studio sembla se raréfier.

— ... mais j'emporte les cendres avec moi. Car c'est tout ce que tu m'as laissé, n'est-ce pas ? Des cendres et des mots.

Elle fixa la caméra, mais c'était Julian qu'elle visait, debout derrière le moniteur. Une larme réelle perla, brisant la perfection du maquillage. Le réalisateur ne criait pas « Coupez ». Il était fasciné par ce massacre de l'âme en haute définition.

Quand la prise prit fin, Eva s'enfuit vers l'obscurité des coulisses. Elle le trouva derrière les racks de costumes. Il était livide.

— Tu l'as fait, dit-il. Tu as transformé mon mensonge en la chose la plus vraie que j'aie jamais vue.

— Et à quel prix, Julian ? Tu m'as dépossédée de ma seule nuit de paix.

Il la serra contre lui avec une force qui lui coupa le souffle, l'odeur du textile et de la

poussière les enveloppant comme un linceul protecteur. Ils restèrent là, enlacés, deux naufragés accrochés l'un à l'autre alors que la machine de la production recommençait à gronder autour d'eux.

— Rendez-vous à minuit, murmura Julian à son oreille. Sans papier, sans encre. Juste nous.

C'était la plus belle ligne de dialogue qu'il n'ait jamais écrite. Et celle-là, Eva décida qu'elle ne la jouerait jamais pour personne d'autre.

Chapitre 8

Mise en Abyme

Le Studio 4 était un sépulcre de béton et de câbles, une cathédrale de haute technologie où l'âme humaine venait s'immoler pour quelques pixels de perfection. L'air y était maintenu à une froideur chirurgicale, mais sous les projecteurs suspendus comme des étoiles artificielles, Eva Luna attendait. Elle ne sentait plus ses mains. C'était ce retrait progressif de la vie, comme si son sang refusait de nourrir une enveloppe qui ne lui appartenait plus. Sa peau, recouverte d'un fond de teint haute définition, ressemblait à une porcelaine fragile, tandis que sa robe de soie bleu minuit glissait contre ses hanches avec une douceur de serpent.

À quelques mètres, dans l'obscurité feutrée, Julian Vane l'observait. Silhouette d'architecte du désastre, il respirait l'odeur du papier, de l'encre et du tabac froid. Ses yeux d'orage ne quittaient pas Eva. Il avait écrit ce script contre elle, chaque réplique étant une incision dans leurs failles communes.

« Moteur. »

Le silence qui suivit ne fut pas un vide, mais une présence physique, un bourdonnement sourd, le sifflement du sang dans les tempes d'Eva. Elle ferma les yeux, cherchant Julian non par le regard, mais par l'odeur de pluie et d'ozone qui émanait de lui.

« Action. »

Eva devint Claire. Mais alors qu'elle ouvrait la bouche, le texte commença à brûler ses lèvres. Ce n'était plus du jeu ; c'était un aveu.

— Tu m’as regardée pendant des mois, commença-t-elle, la voix écorchée, et pourtant, tu n’as jamais rien vu. Tu n’as vu que ce que tu as projeté sur moi. Elle fit un pas brusque vers la caméra, mais son talon accrocha un câble au sol. Ce geste maladroit, ce trébuchement humain, brisa la perfection de la prise. Une mèche de cheveux se colla à sa lèvre humide de larmes. Elle ne se reprit pas.

— Tu m’as sculptée pour tes silences, Julian. Mais que se passe-t-il quand la statue commence à saigner ?

Dans l'ombre, Julian sentit son cœur se serrer. Ce n'était plus l'actrice prodige ; c'était le cri d'une femme qui se noie. Le réalisateur, fasciné par cette "performance" brute, ne coupa pas. Eva chancela, ses jambes se dérochèrent pour de bon, et elle s'effondra sur le béton froid, la soie bleue s'étalant comme une mare d'encre. Ses sanglots éclatèrent, viscéraux.

« Coupez ! » cria le réalisateur. « C’est le Emmy Award ! Gardez cette émotion ! »

Pendant que l'équipe s'extasiait sur la rentabilité de sa souffrance, Eva resta au sol, les doigts grattant le béton. Julian franchit enfin le cercle de lumière. Il ignora les assistants et s'agenouilla devant elle. L'odeur de sel, de larmes et de détresse le frappa.

— Eva... murmura-t-il, la voix brisée.

— Est-ce que j'ai bien exprimé la dépossession de soi, Julian ? cracha-t-elle dans un souffle amer.

Il tendit une main tremblante, mais une maquilleuse s'interposa déjà pour "réparer" le désastre. Julian fut repoussé. Eva redevint de pierre. Le rideau tombait, mais l'obscurité n'était plus un néant ; c'était un linceul qu'elle partageait avec lui, dans le secret de leurs regards qui se cherchaient encore par-delà les câbles.

Elle se réfugia dans sa loge, ce sanctuaire de miroirs saturé de jasmin et de laque. Julian la rejoignit, restant sur le seuil comme s'il craignait de profaner sa ruine. Eva saisit un coton pour arracher sa peau de porcelaine, mais il s'avança et arrêta son

geste. Le contact fut un court-circuit. Délaissant la froideur du verre et de l'acier, Julian posa sa main sur son poignet. Elle sentit la pulsation de son sang, le grain de sa peau, cette chaleur organique qui balayait l'artifice du studio.

— J'ai peur, Julian, avoua-t-elle contre son torse. J'ai peur qu'il ne reste plus rien sous le fard.

— Le vide est l'endroit où tout commence, Eva. C'est la page blanche.

Il prit son visage entre ses mains. Ce n'était plus l'Architecte, mais un homme aux doigts tachés d'encre et de regret. Le baiser ne fut pas une scène de cinéma. Il n'y avait pas de raccord lumière, seulement le désordre des souffles, le sel des larmes et l'amertume âpre du désir. C'était une collision de moiteurs et de battements de cœur désordonnés. Dans cette étreinte, Eva ne se sentait plus comme une "Enveloppe" ; elle sentait le poids de son corps, la texture du pull de Julian, la réalité brute d'être enfin touchée pour ce qu'elle était.

Ils restèrent ainsi, front contre front, dans la pénombre de la loge.

— On va nous détruire, murmura-t-elle. Ils vont vouloir marchandiser ce moment.

— Laisse-les essayer, répondit Julian. Ils peuvent posséder ton image, ils peuvent posséder mes mots. Mais ils ne posséderont jamais ce silence. C'est notre seul espace de liberté : ce qui n'est pas écrit.

Eva se détacha doucement et finit de se démaquiller seule. Le rouge s'effaça, révélant une pâleur vulnérable. Elle sortit dans la nuit de Los Angeles, laissant derrière elle les projecteurs éteints. En montant dans sa voiture, elle respira l'air frais qui chassait enfin les vapeurs de jasmin. Elle savait que l'Acte II serait une guerre, une simulation perpétuelle devant les caméras. Mais sous le masque de la star, elle porterait désormais un secret. Une vérité nichée dans le souvenir de la main de Julian. Elle n'était plus une image ; elle était une femme qui possédait une part d'ombre que nul algorithme ne pourrait jamais dévorer. Et dans ce monde de transparence totale, ce secret était sa plus belle victoire.

Chapitre 9

L'Agent du Chaos

Le ciel de New York, d'un gris d'acier brossé, pesait de tout son poids sur les baies vitrées de la suite 402. À l'intérieur, l'air était saturé d'une odeur de café froid et du parfum trop sucré des lys qui commençaient à faner. Eva Luna était assise au bord d'un fauteuil en velours frappé, le buste penché, le corps vibrant d'un silence qui appelait une résolution que seul Julian pouvait lui offrir. Ses doigts fins traçaient nerveusement les rainures de l'accoudoir, cherchant une aspérité réelle dans ce décor de catalogue.

Julian Vane n'était plus qu'une architecture d'ombres et d'angles droits, une silhouette de papier découpée par la lumière impitoyable de Manhattan. Il se tenait près de la fenêtre, immobile, comme le point final qu'il redoutait de poser au bas d'une page. Pour lui, Eva n'était pas seulement l'actrice qu'il devait « coacher » ; elle était la marge blanche où tout restait à écrire, l'espace sacré entre ses certitudes et ses solitudes.

— Tu sens ça ? murmura Eva, sa voix n'étant qu'un souffle, un frisson de soie déchirée.

— Quoi donc ? répondit Julian sans se retourner. Sa voix était grave, un grondement d'orage lointain.

— Le froid. Ce n'est pas celui de la climatisation. C'est le froid de l'écran. On est en train de devenir des pixels, Julian. On s'efface.

Julian se retourna enfin. Ses yeux, d'un bleu délavé par les nuits de veille, se posèrent sur elle avec une intensité qui la fit frémir. Il s'approcha, le tapis de laine épaisse étouffant ses pas, rendant son approche spectrale. Lorsqu'il fut assez près, elle fut

frappée par son odeur : un mélange de papier ancien et de santal, une fragrance organique qui démentait la perfection lisse des affiches promotionnelles.

— Tu es la seule chose réelle dans cette pièce, dit-il, la voix fêlée.

Il tendit la main, hésita, puis effleura sa joue. La rugosité de ses doigts était une décharge électrique. Eva ferma les yeux, se laissant porter par cette texture humaine. À cet instant, elle n'était plus l'icône médiatique, mais une femme qui avait peur de disparaître sous le vernis.

La porte s'ouvrit avec une brutalité qui brisa l'élan. Marcus entra, son téléphone greffé à l'oreille. Il n'était pas un homme, mais un algorithme vivant. Il ne regarda même pas leurs visages ; il fixait les graphiques sur sa tablette qui projetaient une lueur bleutée sur ses traits acérés.

— Le bonheur est une ligne plate, lança-t-il en guise de salutation, en faisant glisser l'écran vers eux. Regardez cette courbe. Hier, votre photo au petit-déjeuner : plat. Zéro émotion. Le public sature du sucre, Eva. On est en 2024, personne ne croit à l'amour sans poison.

Il pointa un pic violent sur le graphique.

— Ça, c'est quand vous avez semblé vous disputer sur le balcon. Les chiffres mentent rarement. Ils ont soif de tragédie, de celle qui tache les draps et brise les cœurs.

Julian fronça les sourcils, une ride profonde barrant son front.

— On ne se disputait pas. On discutait.

— Peu importe, trancha Marcus. La perception est la seule monnaie qui a cours ici. Julian, je veux que tu sois « vu » ailleurs. Rien de concret, juste assez pour semer le doute. Eva, je veux des cernes sous tes yeux. Je veux que tu sortes de l'hôtel à quatre heures du matin, l'air perdu. La douleur rend les gens humains, et l'humanité, ça se vend très cher.

Il sortit comme il était venu, laissant derrière lui une traînée de parfum coûteux et une atmosphère empoisonnée.

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un linceul. Eva n'osait plus regarder Julian. Elle se sentait dénudée, non pas comme on l'est devant un amant, mais comme une proie sous les projecteurs. La soie de sa robe, si douce, lui parut soudain abrasive.

— Est-ce que c'est ce que nous sommes devenus ? Des jouets pour ses statistiques ?

— Marcus veut la tragédie, mais il ne sait pas ce que c'est, murmura Julian en reprenant ses mains dans les siennes. Il pense que la douleur est un accessoire. Il ne comprend pas que la vraie tragédie n'est pas de se quitter, mais de s'aimer dans un monde où l'amour est interdit par les clauses de confidentialité.

Eva leva les yeux. Elle cherchait l'architecte, mais ne trouva qu'un homme dont les yeux reflétaient son propre désir de s'enfuir.

— J'ai peur, avoua-t-elle dans le creux de son cou. J'ai peur que si on joue à se détester, je finisse par oublier comment on fait pour...

Elle ne finit pas. Le mot était trop dangereux. Julian resserra son étreinte. Ses bras étaient des remparts de papier, mais c'était tout ce qu'il pouvait offrir.

— Alors on va tricher. On va lui donner sa tragédie publique pour mieux cacher notre lumière dans les ombres qu'il nous demande de créer.

Leurs lèvres se rejoignirent enfin. Ce ne fut pas le baiser chorégraphié que Marcus aurait voulu pour le final d'une saison. Ce fut un acte de piratage. Loin des caméras, Julian scella ses lèvres aux siennes dans un geste qui n'appartenait à aucun script. C'était un goût de sel — les larmes d'Eva — et de révolte. Un contact brut, sans montage, où la chaleur de leurs souffles mêlés était la seule preuve qu'ils respiraient encore hors de l'écran.

Lorsqu'ils se séparèrent, le téléphone d'Eva vibra sur la table basse. Une notification : « Crise au paradis : Eva Luna et Julian Vane aperçus en pleine dispute. La fin du couple d'or ? » L'article utilisait une photo du balcon prise sous un angle où la main de Julian, qui tentait de la retenir, semblait la repousser.

Eva se tourna vers le miroir. Elle y vit son reflet : une femme magnifique dont la fêlure devenait sa meilleure parure.

— Regarde-nous, Julian. On est déjà en train de devenir ce qu'il veut.

Julian se plaça derrière elle, composant une image de mélancolie parfaite.

— Non, murmura-t-il à son oreille. On apprend juste à jouer le rôle le plus difficile de notre carrière.

— Lequel ?

— Celui de deux étrangers qui s'aiment en secret sous les yeux du monde entier.

Eva sentit une larme rouler sur sa joue. Elle ne l'essuya pas. Marcus voulait des larmes ? Il en aurait. Mais il ne saurait jamais que celle-ci était la seule qui n'était pas à vendre. Elle ferma les yeux, enregistrant chaque frisson, chaque odeur de santal, constituant un trésor secret là où aucun algorithme ne pourrait jamais le trouver.

Le premier acte de leur tragédie publique venait de commencer, mais dans l'obscurité de leurs cœurs, une autre pièce cherchait encore ses premiers mots. Eva espérait que personne n'en connaîtrait jamais la fin, car une fin, dans leur monde, signifiait que les lumières s'éteignaient pour de bon.

Chapitre 10

Chambre 402

La chambre 402 n'était pas un simple lieu de passage, c'était une parenthèse suspendue au-dessus du vide, un sanctuaire de velours et de pénombre niché au cœur d'une tour de verre qui griffait le ciel de Manhattan. Ici, le monde n'était plus qu'un bourdonnement lointain, une rumeur de moteurs et de sirènes étouffée par l'épaisseur des tentures sombres. Dans cet écrin aseptisé, l'air lui-même semblait avoir été filtré pour ne laisser place qu'à l'essentiel : le silence, et cette odeur obsédante, mélange de bois de santal, de papier glacé et de la froideur métallique de la climatisation.

Eva Luna se tenait près de la baie vitrée, le front appuyé contre la vitre dont la fraîcheur lui rappelait la réalité de sa propre peau. Elle n'avait pas encore retiré sa robe de gala, une armure de soie émeraude qui semblait l'emprisonner plus qu'elle ne l'habillait. Ses doigts, fins et tremblants, suivaient la course d'une goutte de condensation sur le verre. À cet instant, elle n'était plus l'actrice prodige dont le visage ornait les panneaux publicitaires de Times Square, elle n'était plus cette « Enveloppe » que les studios disséquaient pour en extraire des parts de marché. Elle était une ombre, une silhouette fragile cherchant son propre contour dans le reflet de la nuit.

Derrière elle, Julian Vane ne disait rien. Il était assis dans l'un des fauteuils club, un verre de scotch à la main. Il ne buvait pas. Ses phalanges blanchissaient autour du cristal, trahissant un vertige qu'il tentait de masquer sous son calme habituel. Il était l'Architecte, celui qui, d'un trait de plume, avait dessiné les contours de sa gloire. Il connaissait chaque inflexion de sa voix, chaque nuance de ses silences, parce qu'il les avait écrits. Mais ce soir, le script qu'il tenait sur ses genoux n'était plus une protection. C'était une barrière.

— On dirait que tu cherches à traverser le verre, Eva, dit-il enfin. Sa voix était basse, un velours râpeux qui vibra jusque dans les os de la jeune femme.

Eva ferma les yeux. Le son de sa voix était sa seule ancre. Elle se retourna lentement, le bruissement de sa robe emplissant l'espace comme un soupir.

— Je cherche juste à savoir si je projette encore une ombre, Julian. Sur le plateau, avec les projecteurs, j'ai parfois l'impression d'être devenue transparente. Comme si les gens ne voyaient plus que tes lignes de dialogue, comme une grille de lecture plaquée sur mon visage.

Julian se leva. Ses mouvements étaient fluides, presque prédateurs, mais d'une douceur infinie. Il s'approcha, respectant cette distance invisible qui sépare le créateur de l'illusion. Il pouvait sentir son parfum — un mélange de gardénia et d'épuisement. C'était l'odeur de la vérité qui s'étiole.

— Demain, nous devons leur donner ce qu'ils attendent, murmura-t-il en s'arrêtant à quelques centimètres d'elle. La romance de l'année. Le scénariste de l'ombre et l'actrice de lumière. Un mensonge si parfait qu'il deviendra une certitude pour tous.

Eva laissa échapper un rire amer.

— C'est fascinant, n'est-ce pas ? Nous ne sommes jamais aussi honnêtes que lorsque nous planifions notre prochaine tromperie. C'est notre seul espace de vérité : le laboratoire où l'on fabrique les masques.

Elle fit un pas vers lui. La chaleur de son corps l'atteignit avant même le contact. Julian était une présence solide, terrestre. Elle leva la main, hésitante, et ses doigts effleurèrent la manche de son veston en laine sombre. Le contact fut une décharge électrique.

— Dis-moi, Julian, cette Eva que tu aimes dans tes scripts... celle qui est courageuse, celle qui tombe amoureuse sans peur... est-ce qu'elle a une chance de survie une fois que les caméras s'éteignent ? Ou est-ce que tu ne l'as créée que pour mieux me punir de ne pas être elle ?

Julian sentit son cœur se serrer, une douleur sourde qu'aucune métaphore ne pouvait apaiser. Il posa sa main sur celle d'Eva, emprisonnant ses doigts froids contre la chaleur de sa paume. Sa peau était d'une soie vivante qui réclamait plus qu'une simple analyse psychologique.

— Je ne t'ai pas créée pour te punir, Eva. Je t'ai écrite pour te trouver. Chaque mot était une tentative de cartographier l'inconnu que tu es. Si j'aime la version de toi qui n'existe que sur papier, c'est peut-être parce que c'est le seul endroit où j'ai le droit de t'approcher sans que le monde nous regarde à travers un viseur.

Le silence qui suivit fut dense. On aurait pu y découper des morceaux d'éternité. Eva sentit le souffle de Julian sur ses tempes. Elle se sentait se désagréger, ses barrières s'effondrant sous le poids de ce regard qui ne cherchait pas une performance, mais une âme.

— Regarde-moi, Julian. Pas comme ton personnage. Regarde ce qui reste quand on enlève tout le reste.

Elle prit sa main et la guida doucement vers son propre cou, là où son pouls battait, rapide et désordonné, comme un oiseau piégé dans une cage de cristal. Sous les doigts de Julian, la peau d'Eva était brûlante. Il sentait la vie palpiter, sauvage, loin des structures en trois actes.

— Ton cœur bat trop vite, Eva.

— C'est parce qu'il ne sait pas jouer la comédie, lui. Il n'a pas appris son texte.

Il s'approcha encore. L'air était chargé d'une électricité statique, une tension faite de désirs réprimés. Eva ferma les yeux, s'imprégnant de l'arôme de vieux livres et de mélancolie qui était pour elle le seul foyer connu.

— Demain, dit-il, la voix troublée, nous devons nous embrasser devant les photographes. Ce sera un baiser technique. Anglé. Chronométré. Une marchandise.

— Et ce soir ? demanda Eva, sa voix n'étant plus qu'un fil ténu. Ce soir, où personne ne regarde, où le script est resté sur le fauteuil... qu'est-ce que nous sommes, Julian ?

L'Architecte ne répondit pas. Il laissa ses doigts remonter le long de la mâchoire d'Eva. Son pouce caressa doucement sa lèvre inférieure, un geste d'une tendresse dévastatrice. Il voyait dans ses yeux une détresse si pure qu'elle en devenait sublime.

— Ce soir, murmura-t-il, nous sommes deux naufragés sur une île de béton. Et le seul mensonge que je ne peux pas écrire, c'est celui qui dirait que je ne ressens rien en te tenant ainsi.

C'était l'étreinte de deux lignes de dialogue qui, pour une fois, refusaient de rimer. Eva se hissa sur la pointe des pieds, cherchant sa chaleur.

— Alors n'écris rien, Julian. Ne sois pas l'Architecte. Sois juste l'homme qui me voit.

Le monde extérieur disparut. Les lumières de New York n'étaient plus que des étoiles indifférentes. Julian sentit la résistance en lui céder. Toute sa cynique clairvoyance s'effaçait devant l'évidence de ce corps contre le sien. Il l'attira contre lui, son bras s'enroulant autour de sa taille fine, l'écrasant contre son torse pour s'assurer qu'elle était réelle.

— Julian...

Le nom fut un souffle. Une prière.

Il ne répondit pas par des mots. Il laissa ses lèvres effleurer les siennes, un contact hésitant. Ce n'était pas un baiser de cinéma. Il n'y avait pas de musique orchestrale, pas de ralenti dramatique. Il n'y avait que le goût salé d'une larme et la brûlure d'une soif trop longtemps contenue. C'était un baiser de vérité au milieu d'un océan de mensonges.

Le silence. Sa peau. Son nom.

Eva s'abandonna totalement, ses doigts se crispant dans les cheveux de Julian. Elle ne jouait plus. Elle n'était plus en représentation. Chaque fibre de son être était concentrée sur cette plénitude, sur cet homme qui l'aimait avec une intensité qui la rendait à elle-même. Dans l'obscurité de la chambre 402, le script de leur vie venait de s'envoler. Ils étaient là, deux êtres nus sous leurs vêtements de luxe.

Julian s'écarta de quelques millimètres, ses pouces caressant ses tempes.

— Tu n'es plus l'Enveloppe, Eva. Tu es le poème que je n'arriverai jamais à finir d'écrire. Avec toi, je ne veux que des virgules. Je ne veux que des points de suspension.

— Alors continuons d'écrire, Julian. Pas pour eux. Pour nous. Même si on doit le faire à l'encre invisible.

La lumière de l'aube commençait à filtrer à travers les stores, annonçant l'éveil de Manhattan. Le vacarme de l'ambition allait bientôt reprendre ses droits. Les assistants allaient frapper aux portes pour recréer le masque de la perfection. Mais sous les draps froissés, ils savouraient leur anonymat. Ils étaient deux conspirateurs de l'intime.

— Je ne te lâcherai pas, Julian, murmura-t-elle alors que la vraie lumière inondait la pièce.

— Je sais. Parce que si je te lâche, je redeviens l'Architecte de rien. Et je préfère être l'habitant de tes rêves, même les plus fragiles.

Ils restèrent ainsi, entrelacés, alors que le jour se levait sur leurs mensonges à venir et sur leur vérité trouvée. Eva Luna ne se voyait plus à travers les yeux des autres. Elle se voyait à travers ceux de Julian, et l'image était splendide. Tant qu'il y aurait une ombre où se retrouver, la lumière des projecteurs ne pourrait plus jamais la brûler.

Chapitre 11

La Propriété Intellectuelle

Le silence qui régnait dans la salle de conférence du quarante-deuxième étage n'était pas un vide, mais une matière dense, presque solide, qui pesait sur les épaules de Julian comme une chape de plomb doré. Derrière les baies vitrées monumentales, Manhattan s'étirait, une constellation de lumières froides et de certitudes d'acier, mais ici, l'air sentait l'ozone des serveurs informatiques et le parfum trop sucré, presque écœurant, des lys blancs disposés dans des vases en cristal de roche.

Julian ancrâ son regard dans celui d'Eva. En face de lui ne siégeait plus la femme aux rires désordonnés qu'il avait connue, mais son effigie de soie grège, une créature de studio qui semblait absorber la lumière pour mieux la confisquer. Elle avait cette inclinaison du cou qu'il avait lui-même dessinée à la marge de ses scripts — une vulnérabilité de porcelaine, une noblesse de condamnée. Ses doigts, longs et diaphanes, effleuraient le bord poli de la table en acajou, et Julian se demanda s'il restait une trace de chaleur sous cette peau, ou si la data avait fini par drainer jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Les chiffres sont formels, Julian, commença Marcus, le directeur de la stratégie, dont la voix résonnait comme un couperet sur du marbre. L'engagement organique sur vos « moments d'intimité » a bondi de 42 % depuis que les rumeurs de votre liaison ont fuité. Le public ne veut plus voir Eva Luna jouer l'amour. Il veut voir Eva Luna *être* l'amour.

Une pointe de brûlure lui lacéra la poitrine, une douleur sourde qui n'avait rien de métaphorique. C'était le cri d'un créateur voyant son œuvre dépecée sur l'autel du profit. Julian fixa le dossier posé devant lui : *« Projet : Real Hearts. »* Un spin-off.

Une télé-réalité hybride où chaque battement de cil, chaque soupir nocturne, chaque frôlement de main entre lui et Eva serait capturé, analysé par des logiciels de reconnaissance émotionnelle, puis vendu au plus offrant.

— Ce n'est plus de la narration, Marcus, articula Julian, sa voix n'étant qu'un murmure rauque, une corde de violoncelle trop tendue. C'est de la dissection. Vous voulez transformer un psaume en un inventaire de quincaillerie.

Il chercha le regard d'Eva. Il espérait y trouver une étincelle de révolte, un vestige de cette femme qui, trois ans plus tôt, pleurait en lisant une scène bien écrite. Mais ses yeux, d'un vert changeant de mer du Nord, restaient désespérément calmes. Le toucher de l'air dans la pièce devint soudain oppressant. L'odeur de l'encre fraîche des contrats se mêlait à celle de la peau d'Eva — cette fragrance de bergamote et de pluie qu'il avait lui-même choisie pour elle. Aujourd'hui, cette odeur n'était plus qu'une marque déposée.

— Nous allons installer des capteurs biométriques dans la suite de l'hôtel, continua Marcus. Nous suivrons votre rythme cardiaque en temps réel. Le public pourra ressentir votre excitation. Ils vibreront en même temps que vos cœurs.

— Qu'est-ce qui nous appartient encore ? demanda enfin Eva avec une douceur terrifiante.

Elle tendit la main sur la table. Un geste lent, délibéré. Quand ses doigts rencontrèrent ceux de Julian, le contraste fut un choc thermique. Sa main à elle était glaciale, comme si elle revenait d'un long voyage dans un néant climatisé. La sienne était brûlante, parcourue par les tremblements de l'indignation. Ce simple contact, dans cette salle de verre, était l'acte le plus subversif qu'il puisse imaginer. Mais Marcus ne voyait pas une connexion humaine ; il voyait une opportunité de contenu.

— Regardez ça, s'enthousiasma le directeur en pointant un moniteur. Cette hésitation

du pouce sur le métacarpe... C'est de l'or pur.

Julian retira sa main comme s'il venait de toucher un serpent. Il se leva brusquement, le bruit de sa chaise raclant le sol comme un cri dans une cathédrale. Il avait besoin de sortir de ce bocal, d'échapper à l'œil rouge des caméras témoins. Il s'engouffra dans le couloir technique, là où les rutilances du plateau mouraient pour laisser place à la nudité des parpaings gris et au bourdonnement sourd des transformateurs.

Eva le rejoignit quelques instants plus tard. Sans l'artifice des projecteurs, elle paraissait presque translucide.

— Tu m'as fait mal, Julian, murmura-t-elle, s'adossant au mur froid.

— J'essaie juste de retrouver la version originale sous les gribouillages du marketing, répondit-il en se rapprochant. Tu n'es pas une page blanche, Eva.

Elle leva les yeux vers lui, et pour la première fois, le masque se fissura. Une ride d'expression apparut au coin de son regard, une petite marque d'humanité qui n'avait rien à faire dans ce monde de perfection plastique.

— Julian, dis-moi que quelque chose est encore vrai. Dis-moi que ce que je ressens là n'est pas écrit sur un script que je n'ai pas encore lu. J'ai peur, Julian. J'ai l'impression que mon âme est un fichier qu'on compresse pour qu'il tienne dans leurs tuyaux.

Il l'emprisonna dans un cercle de présence humaine, ses mains de chaque côté de sa tête contre le mur brut. L'odeur de jasmin artificiel s'effaçait devant une note plus profonde, plus amère, celle de la fatigue et de la peau chauffée par l'angoisse.

— Je vais te donner un secret, Eva. Un secret que je n'écrirai jamais. Le jour où j'ai écrit ta première scène, je n'imaginai pas une star. J'imaginai une femme qui aurait ri de mes blagues ratées et qui m'aurait engueulé parce que j'oublie toujours d'acheter

du lait.

Elle laissa échapper un petit rire triste, un son organique qui n'avait pas été calibré en post-production.

— J'aime bien le lait, souffla-t-elle, son regard ancré dans le sien.

Julian sentit une vague de tendresse et de fureur se mêler dans son sang. Il ne l'observait plus comme son créateur ; il la désirait comme un naufragé désire la terre ferme. Il se pencha et leurs lèvres se rencontrèrent dans un choc de dents et de souffles courts. Ce n'était pas le baiser de coton qu'il avait écrit pour la saison deux, mais une morsure, un échange de fièvres. Il goûta sur elle le sel de ses larmes mêlé au fer de son propre désespoir. À cet instant, l'algorithme était aveugle ; il n'y avait que l'urgence de la peau, le froissement de la soie et le bruit sourd de deux cœurs qui refusaient de devenir des chiffres.

— On continue ! hurla la voix de Marcus depuis le plateau. Julian ! Eva ! On a besoin de vous pour la scène du dîner ! Le marketing veut les mesures de fréquence cardiaque !

Ils se séparèrent lentement. Eva lissa sa robe, réajustant son masque avec une célérité effrayante, mais ses lèvres restaient gonflées par leur étreinte réelle. Ils retournèrent sous les projecteurs LED, d'un blanc chirurgical, qui déshabillaient la pénombre de la pièce pour n'en laisser qu'une clarté impitoyable.

Julian se rassit à la table de conférence, prit son stylo — cet instrument qui n'était plus qu'un outil de servitude — et attendit que la première caméra s'allume. Le rouge du voyant "On Air" s'illumina, tel un petit œil diabolique. Julian inspira profondément, l'air chargé de cette poussière d'étoiles médiatiques qui finit toujours par étouffer ceux qui la respirent.

— On continue, Marcus, dit Julian d'une voix blanche. Envoyez-moi le contrat.

Il regarda Eva, sa création, sa muse, sa condamnation. Il savait que le prochain chapitre ne s'écrirait plus à l'encre, mais avec le sang de leurs illusions perdues. Il lui adressa un sourire — un sourire triste, magnifique, calibré pour les écrans géants de Times Square — tandis que dans le creux de sa main, il serrait jalousement le souvenir de la larme qu'il venait de lui voler. La saison des mensonges atteignait son zénith. Il allait leur donner ce qu'ils attendaient, mais il allait rendre le mensonge si vrai, si brûlant, qu'il finirait par consumer tout leur décor de verre.

L'acte de possession venait de commencer. Et dans ce monde de data, Julian comprit que la seule chose qu'il possédait encore, c'était ce dernier lambeau d'humanité qu'aucune caméra ne pourrait jamais vraiment capturer : le regret d'avoir été un dieu trop ambitieux.

Chapitre 12

Le Syndrome de Galatée

La pénombre de la suite 402 n'était pas une absence de lumière, mais une présence en soi, une étoffe de velours gris qui semblait absorber le moindre souffle. Dehors, Manhattan n'était qu'une pulsation électrique derrière les baies vitrées, un réseau de nerfs optiques s'étendant à l'infini, mais ici, dans ce sanctuaire de verre et d'acier, le temps s'était coagulé.

Julian était assis dans l'ombre, à la lisière du cercle de lumière projeté par une lampe halogène au design chirurgical. Il observait Eva. Il l'observait comme un horloger scrute un mécanisme dont il a lui-même taillé les rouages, avec une fascination qui confinait à la dévotion et une cruauté qui ressemblait à de l'amour. Elle était debout près de la fenêtre, sa silhouette découpée par les reflets de la ville. Elle portait une robe de soie liquide, une nuance de bleu si profond qu'elle paraissait noire sous cette lumière incertaine. Julian pouvait entendre le froissement presque imperceptible du tissu contre sa peau lorsqu'elle respirait. C'était un rythme qu'il avait lui-même orchestré : l'exacte cadence du regret.

Mais ce soir, la cambrure de son dos n'obéissait à aucune intention de mise en scène.

L'odeur d'Eva flottait dans l'air, un mélange de gardénia blanc et d'une note métallique, presque électrique, celle des studios après seize heures de travail. Julian ferma les yeux, laissant cette fragrance de luxe et de fatigue envahir ses poumons. Chaque inspiration était une trahison. Il avait créé cette femme. Il avait écrit ses silences, ciselé ses répliques, inventé ses traumatismes pour donner de la profondeur à son regard. Il était le sculpteur et elle était son marbre, mais le marbre commençait à saigner.

— Tu ne m’as pas regardée une seule fois depuis que je suis entrée, Julian, dit-elle enfin.

Sa voix était un murmure de soie déchirée. Elle n’était pas la voix de « Elora », l’héroïne de la série. C’était une voix plus basse, chargée d’une humanité qu’il n’avait pas mise sur le papier. Julian ouvrit les yeux. Son regard glissa sur elle, non pas comme un homme regarde une femme, mais comme un peintre examine une toile à la recherche d’un défaut de perspective.

— Je te regarde tout le temps, Eva, répondit-il d’un ton monocorde, cachant le tremblement de ses mains sous la table. Je t’observe dans chaque rush, dans chaque montage. Je connais l’angle exact où ton cil bat quand tu mens.

— Ce n’est pas moi que tu regardes, répliqua-t-elle en se tournant brusquement.

Elle fit un pas vers lui, entrant dans la clarté crue qui révéla la pâleur de son teint et la petite cicatrice presque invisible au coin de sa lèvre, celle qu’on effaçait systématiquement en post-production. C’était cette cicatrice qui le brûlait. C’était l’unique vestige qu’il n’avait pas inventé.

— Tu regardes ton œuvre, continua-t-elle, vibrante d’une colère sourde. Tu es amoureux d’une femme qui meurt à chaque fois que je retire mon maquillage.

Julian sentit un froid polaire envahir sa poitrine. C’était son paradoxe : il était tombé amoureux de l’ivoire parce qu’il était parfait, mais dès que l’ivoire était devenu chair, il était devenu périssable, effrayant.

— Elora est la meilleure version de toi-même, murmura-t-il. Quand je t’écris, je te donne une éternité que tu ne saurais jamais atteindre seule.

Eva laissa échapper un rire bref, amer. Elle s'approcha encore, si près qu'il put sentir la chaleur émaner de son corps. Cette chaleur était une insulte à son intellect. Elle était imprévisible, organique. Elle saisit la main de Julian. Le contact fut un choc électrique. Ses doigts à elle étaient glacés, les siens étaient brûlants de la fièvre de l'écriture.

— Regarde-moi, Julian. Pas l'actrice. Est-ce que tu sais seulement ce que je ressens quand je me réveille dans ces lits d'hôtel qui sentent le propre et le vide ?

Julian baissa les yeux sur leurs mains entrelacées. La chair contre la chair. C'était là que résidait l'horreur. Il aimait la version de papier parce qu'elle ne pouvait pas le rejeter. Aimer la vraie Eva, c'était accepter l'impuissance.

— Tu es magnifique, balbutia-t-il, et pour la première fois, son habituel cynisme l'abandonna. Mais tu es... un chaos que je ne sais pas gérer.

— Je suis la vie, Julian ! cria-t-elle, les larmes perlant enfin dans ses yeux, des larmes qui n'étaient pas prévues. Et tu as tellement peur de la vie que tu préfères passer tes nuits avec un fantôme. Tu es un lâche. Un architecte qui refuse d'habiter dans la maison qu'il a construite.

Elle lâcha sa main et recula. Julian se sentit soudain nu. Il était celui qui contrôlait les émotions du public, mais face à cette femme de chair, il n'était qu'un enfant perdu dans une bibliothèque trop vaste.

— Je t'ai aimée avant même de te rencontrer, avoua-t-il, la voix étranglée. J'ai aimé l'idée de toi. Est-ce que c'est si criminel ? De vouloir que la beauté soit parfaite ?

— Ce n'est pas de l'amour, Julian. C'est de la taxidermie. Tu m'as figée dans une perfection qui m'étouffe.

Le silence qui suivit fut plus lourd que toutes leurs disputes. Julian se leva lentement, ses articulations craquant dans le calme de la pièce. Il fit un pas vers elle, hésitant.

— Si je te regarde vraiment... qu'est-ce qu'il restera de nous ? Nous sommes nés d'un mensonge, Eva. Si on retire l'histoire, il ne reste que deux étrangers dans une chambre d'hôtel trop chère.

— Il restera la vérité, dit-elle dans un souffle. Et la vérité, Julian, c'est que tu me touches enfin.

Elle posa sa main sur son cœur. Sous la chemise de coton fin, elle sentit le tambour affolé de sa poitrine. Ce n'était pas le rythme mesuré d'un intellectuel. C'était le pouls d'un homme qui se noie. Julian ferma les yeux, luttant contre l'envie de se réfugier derrière son clavier pour réécrire cet instant. Mais la chaleur de la paume d'Eva était une ancre.

— Je te déteste d'être réelle, murmura-t-il contre ses cheveux, respirant enfin l'odeur acide et sucrée de sa peur.

— Et moi je te déteste de m'avoir inventée, répondit-elle en s'abandonnant contre lui.

Le baiser qui suivit n'avait rien de cinématographique. Il n'y avait pas de musique, pas d'éclairage étudié. C'était un choc de dents et de lèvres, un mélange de sel et d'amertume. Julian resserra son étreinte, enfouissant son visage dans le creux de son cou, s'enivrant de cette réalité déconcertante.

Le jour se leva sur Manhattan comme un scalpel de lumière, une clarté crue qui vint balayer les vestiges de leur nuit. À travers les baies vitrées, le bleu de l'aube avait cette teinte métallique de lame de rasoir.

Julian s'éveilla le premier. Eva était toujours lovée contre lui, une vulnérabilité

offerte. Mais alors qu'il l'observait, le démon de l'Architecte se réveilla. Malgré lui, son regard commença à cadrer le moment. Il remarqua la façon dont une mèche de cheveux barrait son visage, créant une ombre parfaite. Soudain, l'horreur le frappa : il n'était pas en train d'aimer la femme ; il était en train d'admirer la composition.

Il sentit un frisson glacé. Était-il capable de la voir sans le prisme de sa plume ? Le doute s'insinua, corrosif. Eva remua. Elle sourit, un sourire lent qui aurait dû le rassurer, mais elle trouva dans ses yeux une distance, une analyse clinique qui la glaça. Elle se redressa, tirant les draps contre sa poitrine.

— Tu es déjà reparti, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Julian détourna les yeux. Il se leva et enfila sa chemise, les gestes saccadés. Chaque bouton qu'il fermait était une pièce d'armure.

— Je réfléchissais au prochain épisode, mentit-il. L'ambiance de ce matin est... visuellement forte.

— Visuellement forte, répéta-t-elle avec une amertume qui lui brûla les lèvres. Hier soir, Julian... j'ai cru que tu m'avais vue.

— Mais qui est "toi", Eva ? explosa-t-il, sa haine de soi remontant en une vague noire. La femme qui sait exactement quelle larme laisser couler pour obtenir une nomination ? Je t'ai façonnée ! Je ne suis pas tombé amoureux de toi, je suis tombé amoureux de la perfection que j'ai projetée sur toi. Tu es mon plus beau mensonge, et je déteste que tu sois devenue réelle. Parce que la réalité, c'est la déception. C'est ce matin, où je me rends compte que je ne sais pas quoi faire d'une femme qui a des besoins que je n'ai pas écrits.

Eva encaissa les mots. Elle se leva à son tour, ignorant sa nudité.

— Tu es un lâche, Julian Vane. Tu as tellement peur de ne pas contrôler le récit que tu préfères briser la personne qui le porte.

Elle s'approcha, posant sa main sur son torse.

— Là-dedans, il n'y a pas d'encre. Il y a du sang. Et ça te terrorise. Ça te terrorise de savoir que je ressens des choses que tu n'as pas prévues.

Julian saisit son poignet. Il se détestait de l'aimer, et plus encore de ne savoir l'aimer que comme un créateur aime sa créature.

— Je ne suis qu'un fantôme, Eva. Je n'existe qu'à travers mes personnages. Quand je te regarde, je vois mon incapacité à vivre vraiment.

Il la lâcha brusquement. Les bruits de la ville montaient maintenant vers eux — le vrombissement des moteurs, le rappel que le monde du marketing n'attendait qu'un signe pour les broyer.

— L'agent arrive dans une heure, dit-il, sa voix redevenant glaciale, professionnelle. Nous avons la conférence de presse. Tu dois être l'Eva Luna que le public attend. On a un contrat.

Eva le regarda avec une immense lassitude. Elle semblait s'éteindre de l'intérieur, redevenant cette statue de marbre qu'il connaissait si bien.

— Très bien. Je vais jouer mon rôle. Mais sache une chose : la femme qui était dans tes bras cette nuit est morte au moment où tu as ouvert les yeux. Elle ne reviendra pas.

Elle se détourna vers la salle de bains. Julian resta seul. Il aurait voulu l'appeler, lui dire que ses mots étaient des boucliers, qu'il mourait d'envie de la serrer à nouveau.

Mais il ne fit rien. Il sortit son carnet, ses doigts tremblants cherchant la rassurance de l'encre. Il commença à écrire, transformant déjà leur rupture en une scène déchirante pour le prochain final de saison. Chaque phrase était un clou enfoncé dans le cercueil de leur vérité.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Eva en sortit, maquillée, coiffée, vêtue d'une robe de créateur. Elle ne le regarda pas.

— Prête pour le spectacle ? demanda-t-il, la gorge nouée.

— Toujours, Julian. Après tout, c'est toi qui as fait les plans.

L'ascenseur les emporta vers le hall. Le silence dans la cabine était celui de la préparation au combat. Julian sentit le parfum de tubéreuse glacée d'Eva l'envelopper une dernière fois. Il ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il vit une page blanche. La seule chose qu'il n'avait pas encore osé affronter.

Les portes s'ouvrirent sur un déluge de flashes. Julian prit une grande inspiration et entra dans la lumière. Il aimait Eva Luna. Il aimait l'actrice, la femme, et l'ombre qu'il avait projetée sur elle. Et dans cette confusion, il sut qu'il venait de réussir son plus grand chef-d'œuvre : il avait transformé l'amour en un magnifique algorithme de souffrance.

Ils avancèrent, deux silhouettes parfaites, tandis que la foule réclamait sa part d'illusion. Julian sentit la main d'Eva glisser dans la sienne. C'était le geste prévu. Mais alors que ses doigts se refermaient sur les siens, il perçut une pression fugitive, un serrement qui n'était écrit nulle part.

Un message codé dans le creux de sa paume. Une trace de vie.

Il ne la regarda pas, car il savait qu'il s'effondrerait. Il se contenta de marcher à ses

côtés, vers les caméras, vers la gloire, vers leur splendide et mutuel effacement.

Chapitre 13

L'Audit Émotionnel

La pénombre de la suite 402 n'était pas une absence de lumière, mais une matière dense, presque palpable, qui collait à la peau comme une soie trop lourde. Dehors, New York n'était qu'un murmure électrique, une partition de gyrophares et de néons dont les reflets venaient mourir sur les parois de verre de l'hôtel. À l'intérieur, le silence possédait une odeur : celle du lys blanc, entêtante et funèbre, mêlée à l'arôme métallique du champagne qui tiédissait dans les coupes de cristal.

Eva se tenait debout devant la baie vitrée, son front appuyé contre la surface froide. Le contraste entre la chaleur de sa peau et la glace du verre créait une petite buée circulaire, un voile d'intimité qu'elle s'efforçait de maintenir. Elle ne portait plus ses vêtements de scène, mais une simple nuisette de satin émeraude qui glissait sur ses hanches avec la fluidité de l'eau. Sous le tissu, son cœur battait un rythme irrégulier, une arythmie dictée par la panique.

— Ils exigent que nous marchandions l'éternité sous l'œil froid de millions de voyeurs, Eva. Pas une vérité.

La voix de Julian s'éleva derrière elle, basse, éraillée par des heures de silence. C'était une voix de papier froissé, de vieux manuscrits et de secrets gardés sous clé. Eva ferma les yeux, se laissant envahir par le timbre de cet homme qui l'avait inventée, mot après mot, scène après scène. Elle se retourna lentement. Julian était assis dans l'ombre du grand fauteuil en cuir, sa silhouette se découpant comme une tache d'encre sur le luxe aseptisé de la chambre.

— Un mariage en direct, murmura-t-elle, et le mot « mariage » sembla s'écailler sur

ses lèvres comme un vernis trop sec. Mon cœur n'est plus qu'une monnaie d'échange, Julian. On vérifie si mes battements peuvent encore générer des dividendes ?

Julian se leva. Ses mouvements étaient empreints d'une grâce fatiguée, celle d'un homme qui a trop porté les rêves des autres. Il s'approcha d'elle, s'arrêtant à cette distance précise où l'on commence à sentir la chaleur de l'autre sans encore le toucher. L'air entre eux devint électrique, chargé de tout ce qu'ils n'avaient pas le droit d'écrire dans leurs scripts.

— Tu es leur plus bel algorithme, dit-il avec une amertume qui lui déchira la gorge. Et je suis le codeur qui a laissé le virus de la réalité s'infiltrer dans le système.

Il leva la main, hésita, puis effleura du bout des doigts la joue d'Eva. Sa peau était d'une douceur de pétale, mais elle vibrait d'une tension de corde de violon prête à rompre. Julian inhala l'odeur d'Eva — cette vanille d'incendie et de pluie battante — qui balaya l'air rance de la production pour lui rendre son propre souffle. Eva pencha la tête contre sa paume, un abandon de naufragée.

— Qui serai-je, Julian, quand je dirai « oui » ? Est-ce que ce sera Eva Luna, la propriété de la chaîne, ou cette petite fille de Buenos Aires qui croyait que les mots servaient à dire la vérité ? J'ai l'impression de m'effacer. Mon propre reflet me semble être un effet spécial.

Elle prit la main de Julian et la posa sur sa poitrine, juste au-dessus du sein gauche. Il sentit le galop effréné de ce cœur, cette horloge de chair qui refusait de se caler sur le métronome du studio.

— Touche, ordonna-t-elle dans un souffle. Est-ce que cela ressemble à de la data ?

Le contact était brûlant. Julian sentait la courbe de son corps, la fragilité de ses côtes, la vie qui s'insurgeait sous la soie. L'inventaire de leurs âmes laissait un solde

débiteur : ils s'étaient tout donné, sauf le droit de se nommer sans majuscule.

— Je t'ai écrit des milliers de mots, Eva, confessa-t-il, sa voix devenant un murmure de confessionnal. J'ai décrit tes sourires, tes larmes, ta colère. Mais aucun mot n'est assez vaste pour contenir ce que je ressens ici. Ils veulent un mariage de papier, mais je ne peux plus te voir devenir une marchandise. Mon génie a été de te créer, ma malédiction est de t'aimer hors-champ.

Eva leva les yeux vers lui. Ses iris, d'un ambre profond, semblaient noyés dans une tristesse millénaire.

— Alors, réécris la fin, Julian. Dis-moi que tout ceci n'est qu'un mauvais premier jet.

Il encadra son visage de ses deux mains, ses pouces caressant ses tempes. Ses doigts étaient tachés d'encre, stigmates de son métier de créateur d'illusions.

— On ne réécrit pas la réalité avec une gomme, Eva. Le studio possède ton nom et ton calendrier de fertilité. Le scandale est une bête qu'ils ne peuvent apaiser qu'avec du sang ou des fleurs d'oranger. Mais ici, dans cette pénombre, je veux que tu saches que chaque mot que j'écrirai pour cette cérémonie sera un message codé pour toi seule. Un audit de mon âme, pas de la tienne.

Eva se haussa sur la pointe des pieds, ses mains s'entrelaçant derrière sa nuque. Dans le baiser qui suivit, Julian ne chercha pas la courbe de sa lèvre pour la caméra, mais le sel de sa peau, cette amertume de l'aveu qu'aucun script n'avait osé coucher sur le papier. C'était un baiser affamé, une collision de souffles où se mêlaient la peur de l'avenir et l'extase de l'instant. Julian l'attira plus fort contre lui, ses mains s'ancrant dans le bas de son dos, là où la cambrure de sa silhouette était une promesse de vie.

— L'audit est terminé, souffla-t-il quand ils se séparèrent enfin, les lèvres rougies. Le bilan est catastrophique. Nous sommes riches de sentiments que nous ne pouvons pas

dépenser, et pauvres d'une liberté vendue pour de la gloire en verre trempé.

Eva se détacha doucement pour regarder l'aube poindre sur Manhattan. La lumière grise s'insinuait entre les rideaux, annonçant l'heure où les maquilleurs viendraient transformer son visage en masque de cire.

— Ils veulent un mariage, Julian ? Ils l'auront. Mais ce sera une cérémonie de destruction. Nous allons suivre leur script à la lettre, jusqu'au moment où les mots ne suffiront plus. On ne joue pas avec le feu sans s'attendre à ce que le studio brûle.

Elle ramassa le script relié de cuir sur la table de nuit et le caressa avec un mépris souverain.

— Viens. Reste avec moi cette nuit. Je veux me souvenir de l'odeur de ta peau avant qu'ils ne me recouvrent de fond de teint pour le Grand Jour.

Ils se dirigèrent vers la salle de bains, un espace de marbre blanc aussi froid qu'un sanctuaire. Sous l'eau chaude de la douche, leurs corps se cherchèrent une dernière fois, non par désir, mais par besoin vital de ne pas rompre le contact physique. Julian savonnait le dos d'Eva avec une lenteur rituelle, chaque mouvement étant une déclaration de protection.

— Ne m'oublie pas là-dessous, murmura-t-il plus tard, alors qu'elle s'asseyait devant la coiffeuse pour commencer à effacer la femme derrière l'actrice.

Elle croisa son regard dans le miroir. Ses yeux étaient déjà ceux de l'idole — brillants, fixes, impénétrables. Mais elle attrapa sa main et la pressa contre sa joue, là où le fard n'était pas encore sec.

— Je suis là, Julian. Juste là, derrière le rideau. Attends-moi.

Le téléphone de Julian vibra sur le marbre. Une notification de la production : « Mariage final validé. Briefing à 9h. Le monde entier regarde. » Il regarda l'écran avec un mépris souverain avant de le retourner face contre bois. Il se tourna vers Eva, qui revêtait son armure de satin bleu nuit.

— Laisse-les regarder, dit-il. Ils vont voir le plus beau mariage de l'histoire. Et ils ne se rendront compte que trop tard qu'ils assistent en réalité à un enterrement : celui de leurs mensonges.

Il lui tendit le bras. Elle y glissa sa main, et il sentit, à travers le tissu de sa veste, la pression de ses doigts. Le code morse de leur résistance commençait. Ils marchèrent vers la porte, franchissant le seuil de la suite 402 pour entrer dans le couloir baigné d'une lumière artificielle.

L'ascenseur les attendait pour les descendre vers le hall, vers les flashes et le tumulte. Alors que les portes se refermaient, isolant une dernière fois leur silence du reste de l'univers, Julian sut que le feu qu'ils venaient d'allumer dans l'ombre allait dévorer tout le reste. Le chapitre 13 était clos, et la tragédie pouvait enfin commencer.

Chapitre 14

Le Parasite Narratif

Le silence de la suite 402 n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une nappe de velours gris qui semblait absorber jusqu'à l'oxygène de la pièce. Eva se tenait immobile devant le bureau en acier brossé de Julian, ce sanctuaire de verre où il officiait tel un grand prêtre de la fiction. L'air embaumait son parfum habituel — un mélange troublant de vétiver, de papier ancien et d'une note métallique, presque électrique, qui flottait toujours autour de lui après une nuit de veille.

Ses doigts, fins et légèrement tremblants, effleurèrent la surface froide de l'ordinateur portable. L'objet était tiède, palpitant d'une vie artificielle, comme s'il contenait encore la chaleur des mains de Julian. Eva sentit une pointe de culpabilité lui transpercer la poitrine, une douleur aiguë, semblable à une écharde de glace. Elle n'était pas une intruse, du moins le croyait-elle. Mais en fixant l'écran resté allumé, elle comprit que le partage n'était qu'une illusion d'optique, un jeu de miroirs savamment orchestré. Le dossier s'appelait simplement « Résonances ».

D'un clic hésitant, elle l'ouvrit. Ce qu'elle y découvrit ne fut pas une suite de scénarios, mais des centaines de fichiers audio marqués par des dates et des heures. Elle mit ses écouteurs, le cœur battant à grands coups sourds contre ses côtes, un tambour de guerre dans une cage de soie. Le son crépita. Puis, elle entendit sa propre voix, brisée par l'intimité : « J'ai peur, Julian. J'ai peur que si j'arrête de jouer, il ne reste plus rien. »

Le souffle d'Eva se coupa. Elle se revoyait cette nuit-là, cherchant dans la chaleur de son torse un rempart contre le vide. Elle se souvenait de l'odeur de sa peau, du goût

salé de ses propres larmes qu'il essuyait du bout des lèvres. Et lui, il enregistrait. Il avait dépecé leurs étreintes pour nourrir son œuvre, laissant son cœur exsangue sur l'autel de sa carrière. Une nausée fulgurante la submergea. Elle se sentit soudain dénudée, non pas de cette nudité érotique qu'ils avaient partagée, mais d'une nudité chirurgicale, exposée sous les néons crus d'une salle de dissection. Julian n'était pas son amant, il était son taxidermiste.

Le dé clic de la porte fut un coup de poignard dans le silence. Julian entra, enveloppé dans l'odeur du froid new-yorkais et de ce cachemire sombre qui l'avait si souvent protégé de ses doutes. Il n'était pas un homme qui entrait, mais une ombre familière, une autorité silencieuse. Eva sentit son sang refluer vers son cœur, laissant ses extrémités glacées. Il avait ce calme insupportable, celui des créateurs devant leur chef-d'œuvre, mais elle chercha dans le gris d'orage de ses yeux une fêlure, un remords.

— Eva, murmura-t-il. Sa voix était basse, onctueuse, mais elle sonnait maintenant comme le froissement d'un contrat qu'on déchire.

— Tu m'as enregistrée, Julian.

Elle ne cria pas. Sa voix était un fil de soie, fragile mais tranchant. Elle se leva lentement, sentant le glissement de sa robe sur sa peau, un contraste cruel entre le luxe du tissu et la sensation de souillure intérieure. Il fit un pas vers elle, tendant une main qu'il voulait rassurante. Elle vit ses doigts trembler légèrement, une infime faille dans sa superbe.

— Ce n'est pas ce que tu crois, commença-t-il. C'est pour la vérité, Eva. Je voulais que le monde voie ce que je vois.

— Ce que tu vois ? lança-t-elle avec un rire amer. Tu ne me vois pas, Julian. Tu me visionnes. Tu me montes. Tu me découpes en séquences pour nourrir ton monstre de

data. J'étais dans tes bras, je te donnais ma peur de mourir, et toi... toi, tu vérifiais si le niveau sonore était bon ?

— L'art exige des sacrifices, répondit-il, et pour la première fois, elle vit une lueur de fanatisme fragile dans son regard. Ce que nous créons ensemble dépasse nos petites vies. Si j'enregistre, Eva, c'est peut-être parce que j'ai peur d'oublier la sensation d'être vivant sans toi.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, cette chaleur qui l'avait tant de fois bercée. Elle posa sa main sur sa joue, effleurant la barbe de trois jours. Un désir résiduel, une habitude du corps, vint s'entrechoquer avec son effroi. À cet instant, elle aurait pu soit le poignarder, soit s'effondrer contre lui.

— Tu veux de la vérité, Julian ? murmura-t-elle contre ses lèvres, son souffle se mêlant au sien dans une danse macabre. Tu veux que le public ressente quelque chose de viscéral ? Alors on va leur donner ce qu'ils attendent. Mais ce ne sera pas ton script. Ce sera le mien.

Elle se détacha de lui avec une grâce de prédatrice. L'odeur du vétiver lui paraissait maintenant écœurante, un parfum de trahison. Elle se dirigea vers la porte, ses talons claquant sur le sol avec une régularité de métronome. Elle s'arrêta sur le seuil et lui adressa un sourire — celui d'une femme qui vient de découvrir que le feu peut aussi bien éclairer que tout réduire en cendres.

— Je vais réécrire le final, Julian. Et je crains que ton personnage n'y survive pas.

Elle sortit, refermant la porte avec un bruit sec qui résonna dans le couloir comme le point final d'un chapitre sanglant. En bas, Manhattan l'accueillit avec son tumulte et sa pluie battante. Dans la voiture qui la menait vers les plateaux, Eva Luna était une statue de porcelaine sur le point de se changer en diamant. Elle sortit son téléphone et

composa le numéro de son agent.

— C'est moi. On change de stratégie. Julian n'est plus aux commandes. Prépare les caméras pour demain. On va donner au public quelque chose qu'ils n'oublieront jamais.

De retour dans la suite, Julian resta immobile, les mains pendantes. Il regarda son ordinateur fermé, ce réceptacle de ses rêves et de ses pillages. Pour la première fois, il avait peur de la page blanche. Il s'assit et créa un nouveau document. Le curseur clignotait, tel un reproche rythmé. Il écrivit une seule phrase, une phrase qu'il savait être sa perte et son salut : « Elle n'est plus l'encre, elle est le sang qui la fait couler. »

Sur le plateau, sous la lumière crue des projecteurs 8K qui ne pardonnent rien, Eva s'installa. Le silence se fit. Le « Action ! » retentit comme un coup de feu. Elle regarda l'objectif, cherchant Julian à travers les kilomètres de fibre optique. Elle ne voyait plus les techniciens, elle ne voyait que l'incendie qu'elle s'appêtait à déclencher. Le chapitre de l'obéissance était clos. Celui de la dévastation commençait, et le chaos n'avait jamais été aussi beau.

Chapitre 15

Lumière Froide

La nuit n'était pas une absence de lumière, mais une autre forme de clarté, plus cruelle, plus tranchante. Dans la suite 402 de l'Hôtel Aris, le silence possédait la consistance d'un velours lourd, étouffant les battements de cœur et les regrets qui n'osaient pas se dire. Julian restait sur le seuil, la main encore posée sur la poignée de cuivre froid, observant cette femme qui, quelques mois plus tôt, était son secret le plus précieux, et qui n'était plus aujourd'hui qu'une image haute définition.

Eva se tenait debout devant la baie vitrée qui surplombait la ville. New York, en bas, ressemblait à une carte mère de silicium, un enchevêtrement de circuits électriques où chaque point lumineux représentait une donnée, une statistique. Elle ne s'était pas retournée. Elle portait une robe de soie argentée, une étoffe si fine qu'elle semblait n'être qu'une seconde peau, une armure de nacre destinée à protéger ce qu'il restait de sa chair. L'odeur de la pièce était celle d'un luxe aseptisé : un mélange de thé blanc et de vernis frais, mais sous cette écorce artificielle, Julian cherchait encore le sillage du santal et du tabac qui hantait autrefois ses draps.

— Eva, murmura-t-il.

Sa voix se brisa sur les bords du silence. Elle était une statue de porcelaine qu'il avait lui-même polie jusqu'à lui ôter sa chaleur. En la regardant, Julian ne voyait pas une actrice, il voyait le fantôme de la femme qui, autrefois, s'endormait contre son torse en laissant l'odeur du savon de Marseille sur sa peau. Il fit un pas, l'envie folle de poser son pouce sur ce bras de porcelaine pour y tracer un sillage de feu, pour se prouver qu'un sang rouge coulait encore là-dessous.

— Les statistiques prévoient un pic d'audience à 21h42, Julian, dit-elle d'une voix monocorde. C'est le moment où je dois pleurer. Juste assez pour que le mascara coule sur ma joue gauche, mais pas assez pour gâcher le fond de teint.

— Je suis venu pour m'excuser, Eva. Pour la manière dont j'ai transformé notre vérité en une intrigue de fin de saison.

Elle se tourna enfin. Le mouvement fut d'une fluidité effrayante, une chorégraphie vidée de toute spontanéité.

— Cette Eva est morte de faim, Julian, répondit-elle, et sa voix n'était plus qu'un fil de soie prêt à rompre. Tu l'as nourrie de dialogues parfaits alors qu'elle ne voulait que tes mains. Aujourd'hui, je suis ce que tu as voulu : une image que l'on adore, mais que l'on ne peut plus étreindre.

— Ce n'est pas de l'amour, Eva. C'est de la consommation.

— Quelle est la différence dans ce monde de verre ?

Lorsqu'il saisit ses poignets, ses os lui semblèrent fragiles comme des flûtes de cristal. Il sentit l'odeur de sa peau, plus proche cette fois — il y avait, malgré tout, un reste d'humanité, une note de sueur légère derrière le parfum de luxe. C'était le parfum de la peur. Julian voulait l'embrasser pour faire taire les mots marketing, pour retrouver le goût de la vérité dans sa bouche. Mais elle resta inerte, le laissant tenir ses poignets comme s'il tenait les rênes d'un fantôme.

Plus tard, seule dans sa loge sous la lumière crue des ampoules de la coiffeuse, Eva laissa glisser son peignoir de soie. Elle observa son reflet, ses doigts traçant lentement le contour de son cou, là où elle aurait voulu sentir la pression de ses mains à lui, et non la caresse de pinceaux de maquillage. Elle avait faim d'un contact qui ne soit pas dirigé, d'une brûlure qui ne soit pas feinte.

Julian, redescendu au bar de l'hôtel, fixait son verre sans y toucher. Il se sentit envahi par une lassitude immense, un deuil anticipé. Il avait poli chaque réplique pour qu'elle devienne l'icône qu'ils attendaient tous, et il se retrouvait devant le vide qu'il avait lui-même creusé.

Lorsqu'il sortit enfin dans la nuit, la pluie annoncée par les prévisions commençait à tomber, fine et glaciale. Il s'arrêta sur le trottoir, seul face au diamant maléfique du studio qui brillait au loin. Il plongea la main dans sa poche et serra la lettre qu'il venait d'écrire, un morceau de papier froissé, hurlant de tout ce qu'il n'avait pas osé dire. Dans ce monde de pixels et de simulacres, le craquement sec du papier sous ses doigts était le seul son réel de sa vie, une promesse de déchirure qui, enfin, ne devait rien au script.

Chapitre 16

Le Dernier Repêchage

Le studio 4 n'était pas un simple lieu de tournage ; c'était une cathédrale de verre et d'acier dédiée au culte de l'image, un sanctuaire où le silence pesait plus lourd que le vacarme. En ce soir de répétition générale pour le final de la saison, l'air semblait s'être cristallisé. Julian Vane, immobile dans la pénombre des cintres, observait Eva Luna sous le dôme implacable des projecteurs LED. À cette distance, elle n'était qu'une silhouette gracile, une virgule de soie blanche perdue dans l'immensité grise du décor.

L'odeur du studio était celle de l'ambition froide : un mélange de poussière chauffée par les lampes, de café lyophilisé et de cette vibration métallique propre aux serveurs qui ne dorment jamais. Mais pour Julian, l'effluve qui dominait tout le reste, celle qu'il traquait malgré lui, c'était le jasmin de nuit mêlé à une pointe d'amertume, comme un secret que l'on garde trop longtemps sous la langue.

Elle répétait sa tirade. Chaque inflexion était polie comme un diamant de synthèse.

— « Je ne t'ai jamais appartenu, Marcus. Je n'étais que l'idée que tu te faisais de moi. »

Le mot « mélancolie » qu'il avait lui-même dactylographié quelques semaines plus tôt revint en bouche à Julian avec un goût de cendre. Il vit sa propre cruauté gravée dans le cerne trop sombre sous l'œil d'Eva. Ce n'était pas une libération qu'il lui avait offerte sur le papier, c'était une nouvelle cellule de prison, plus sophistiquée, mais tout aussi hermétique.

Il descendit les marches métalliques. Eva ne l'entendit pas approcher. Elle était debout au centre du salon reconstitué, un penthouse new-yorkais ouvert sur un néant bleu électrique. Ses doigts effleuraient le dossier d'un fauteuil de designer avec une absence de sensation qui serra le cœur de Julian.

— Eva.

Elle sursauta. Un tremblement infime au bord des lèvres trahit sa détresse avant que le masque de l'actrice ne se reforme.

— Julian, répondit-elle, la voix débarrassée de l'emphase. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je ne supporte plus de te voir disparaître, dit-il en entrant dans le cercle de lumière crue. Tu joues ça comme si tu étais déjà morte.

Elle détourna le regard, ses longs cils jetant des ombres en dentelle sur ses pommettes.

— C'est ce que tu as écrit, non ? Je suis ton automate préféré. La data dit que ce final sera le plus visionné de l'histoire. On me dit que je suis devenue une icône.

— On te ment. Tu deviens une marque déposée. Ce vide entre tes côtes, ce n'est pas le personnage. C'est toi qui te vides de ton sang pour nourrir l'écran.

Il s'approcha, ses doigts encore tachés de l'encre des dernières révisions. L'air entre eux devint dense. Il ne voyait plus l'icône, mais la femme, avec son parfum de fatigue et de sel. Dans un geste de rupture soudain, Eva porta ses mains à son visage et frotta violemment ses joues, étalant le maquillage parfait, brisant la symétrie de son image. Elle attrapa le col de sa robe de créateur et en déchira un pan dans un froissement sec.

— Voilà, murmura-t-elle, les yeux brûlants. C'est ça que tu voulais ? Voir ce qu'il

reste quand le vernis craque ?

— Oui, répondit Julian, la voix brisée. Je veux la vérité. Demain, lors du direct, ne dis pas un mot de ce que j'ai écrit. Oublie les marques au sol. Brûlons le script.

Elle le regarda comme s'il venait de lui offrir un poison magnifique.

— C'est un suicide professionnel.

— C'est une naissance.

Il posa sa main sur son bras. Le contact déclencha un fourmillement qui lui remonta jusqu'à la nuque. La peau d'Eva était fiévreuse. Sans un mot, elle le guida vers sa loge, fuyant la surveillance aveugle des caméras éteintes.

À l'intérieur du sanctuaire de luxe impersonnel, l'odeur de la laque s'effaçait devant celle de la peau nue. Eva retira son peignoir de soie pour ne garder qu'un débardeur de coton blanc. Elle n'était plus la muse de la Global Stream ; elle était une silhouette fragile dans la lumière trop blanche des miroirs.

— J'ai passé tellement de temps à être « elle », avoua-t-elle. Je ne sais même plus si j'aime le café noir ou s'il est simplement plus photogénique.

Julian s'assit sur le rebord de la coiffeuse, entouré de flacons de parfums chers et de scripts reliés de cuir. Il prit les mains d'Eva dans les siennes. Ses paumes étaient moites, vivantes.

— On apprendra ensemble, promit-il. On ira dans un endroit qui n'est pas répertorié par les agences de casting.

Elle se coula contre lui, et Julian l'enveloppa. Il sentait la rugosité de sa propre veste

contre la joue d'Eva, le battement erratique de son cœur qui demandait grâce. Le silence n'était plus un vide, mais une plénitude vibrante. Julian scella cette promesse par un baiser qui n'avait rien d'une chorégraphie de studio.

C'était un baiser « sale », humain, chargé du goût des larmes et du café froid. C'était le choc des dents contre les lèvres, l'urgence de deux naufragés qui se raccrochent à la seule chose solide dans un monde de carton-pâte. La perfection de l'image était pulvérisée par la brutalité du désir et de la peur.

— J'ai peur, Julian, souffla-t-elle contre sa bouche.

— C'est la chose la plus réelle qu'on ait ressentie depuis des années.

Il sortit de sa poche le carnet contenant les dialogues du final. D'un geste délibéré, il en arracha les pages, le bruit du papier déchiré résonnant comme une libération.

Ils quittèrent le studio alors que l'aube commençait à blanchir le parking désert. L'air extérieur était piquant, chargé de l'odeur de la pluie qui arrive. Julian tenait la main d'Eva, ses doigts entrelacés aux siens avec une force nouvelle. Le "Pacte des Ombres" s'était dissous dans la clarté du matin.

Devant eux, la ville s'éveillait, immense et mal éclairée, dépourvue de metteur en scène. C'était le monde réel, avec ses ombres inutiles et ses bruits de klaxons qui gâchent les dialogues. Julian regarda Eva, ses cheveux en désordre et ses yeux rouges de fatigue, et il la trouva enfin parfaite.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle en franchissant le portail du studio.

Julian sourit, un sourire triste et fier, celui d'un architecte qui regarde son œuvre s'effondrer pour laisser passer la lumière.

— On improvise.

Ils s'avancèrent vers l'horizon, deux silhouettes fragiles laissant derrière elles les cathédrales de verre. Le temps de la simulation était terminé. Sous leurs pas, le béton était dur, froid, et merveilleusement vrai.

Chapitre 17

L'Hiver de Verre

Le silence qui précède le chaos n'est jamais tout à fait muet. Il possède une épaisseur de velours sombre qui semble absorber les battements de cœur. Dans l'immense studio 4, rebaptisé la « Cathédrale de Verre », l'air était chargé d'une électricité statique si dense qu'elle faisait se dresser les fins duvets sur les bras d'Eva Luna.

Elle se tenait au centre du plateau, une silhouette de porcelaine perdue dans un océan de projecteurs éteints. Sous ses pieds, la résine noire brillait comme un lac gelé, reflétant l'argenture de son image dédoublée. Dans quelques minutes, ce vernis craquellerait sous le poids des regards de millions de spectateurs connectés pour assister à l'implosion finale de leur fiction préférée. Mais pour l'instant, Eva n'était qu'un corps en attente du script que Julian avait injecté dans ses veines comme un poison exquis.

Elle se concentra sur les sensations. L'odeur, d'abord. Ce mélange métallique d'ozone dégagé par les câbles, la poussière chauffée et, flottant comme un fantôme, l'arôme persistant de la gardenia. C'était une fragrance de femme de papier qui s'accrochait à sa peau avec une ténacité désespérée.

— Tu trembles, Eva.

La voix de Julian. Un timbre de violoncelle, éraillé par les nuits passées à torturer les mots. Elle n'ouvrit pas les yeux pour savoir qu'il se tenait à cette distance exacte où la chaleur de son corps défiait le froid du studio.

— Ce n'est pas le froid, murmura-t-elle. C'est le vertige.

Julian fit un pas. Elle sentit son souffle contre sa nuque. Sa voix glissa sur elle, plume légère sur une surface trop longtemps restée lisse.

— Tu ne respirez pas seule. Chaque mot est un fragment de ma propre respiration. Tu es l'encre qui devient chair.

Il posa sa main sur son épaule. Le contact fut une décharge de vérité. Sa paume était chaude, mais Eva sentit, pour la première fois, un léger tremblement dans ses doigts. Ce n'était plus l'Architecte infallible qui la touchait, mais un homme dont les certitudes vacillaient. Elle se retourna. Julian ne ressemblait plus au maître du jeu. Il portait son intelligence comme une blessure, et ses yeux sombres lisaient en elle la petite fille effrayée derrière la pellicule de celluloid.

— Pourquoi nous condamner à ce désastre en direct ? demanda-t-elle, la voix brisée.

— Parce que la vérité ne naît que des décombres. Ce soir, je ne veux plus de la fiction. Je veux la collision.

Leurs visages étaient si proches qu'elle respira l'odeur du café noir et du vieux papier qui émanait de lui. Le signal retentit. Un bip chirurgical.

— ACTION !

L'univers bascula. Eva ouvrit les yeux, et ce n'étaient plus les siens. Elle s'avança vers la caméra, brisant le quatrième mur, cherchant à travers l'objectif les yeux de l'homme qui l'avait créée.

— Est-ce que tu m'aimes pour ce que je suis, ou pour ce que tu as fait de moi ?

Cette réplique ne figurait dans aucun conducteur. Le silence qui suivit fut le plus

assourdissant de sa vie. C'était le son d'une fiction qui meurt pour laisser place à la vie, brute et sanglante. Julian quitta l'ombre des moniteurs. Il s'avança dans la lumière, brisant les consignes, redevenant simplement un homme éperdu. Sous les projecteurs impitoyables, ils n'étaient plus des personnages. Ils étaient le feu au cœur de la glace.

L'écran devint noir.

Dans l'obscurité qui suivit la coupure du signal, Julian saisit sa main. Ils traversèrent le studio, évitant les techniciens hébétés et les hurlements des agents. L'air frais de la nuit les frappa comme une bénédiction. Julian la guida vers sa vieille berline qui sentait le tabac froid et la nostalgie.

Ils roulèrent vers la côte, là où le béton cède la place au sel. Lorsqu'ils atteignirent la cabane isolée sur la falaise, le grondement de l'océan remplaça enfin le bourdonnement des algorithmes. À l'intérieur, l'odeur de bois de pin et de cire d'abeille les enveloppa.

Eva se rapprocha de la cheminée. Elle laissa échapper un petit rire nerveux, un son fragile qui brisa la tension. Elle regarda sa robe, un fourreau de soie argentée d'une valeur inestimable, totalement absurde dans ce décor rustique.

— Regarde-moi, Julian. Je ressemble à une erreur de montage. Une reine déchuée dans un abri de pêcheur.

Julian s'approcha. Il ne sourit pas. Il commença à défaire les attaches complexes de la robe. Ses mains, si habiles pour manier la plume, luttèrent avec les crochets de soie. Eva vit une petite cicatrice sur son pouce qu'elle n'avait jamais remarquée, et le souffle court de l'homme trahissait son trouble. Il n'y avait plus de mise en scène.

La soie glissa au sol, flaque de vanité dont elle se libérait. Julian l'enveloppa

immédiatement dans un plaid en laine épaisse. Le contraste était violent : la rugosité de la fibre contre la finesse de sa peau, la chaleur du foyer contre le souvenir du verre.

— Reste avec moi, murmura-t-elle, enfouissant son visage dans son cou. Ne me laisse plus redevenir une image.

— Je te le promets. Nous allons réapprendre à parler sans prompteur.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de cinéma, chronométré pour l'esthétique. C'était un baiser qui goûtait le sel des larmes et la fumée de bois. Eva sentit la texture de son pull de laine, l'odeur de cèdre qui l'ancrait dans le réel. Julian la serra si fort qu'elle crut entendre leurs deux cœurs fusionner en un seul rythme irrégulier.

— Je ne veux plus être ton architecte, Eva. Je veux être celui qui marche avec toi dans les décombres.

Elle ferma les yeux, savourant cette imperfection magnifique. Dehors, l'hiver continuait de sculpter le givre sur les vitres, mais sous le plaid, le printemps naissait d'une brisure. Ils étaient deux naufragés sauvés par leur propre déshonneur, deux âmes qui avaient enfin osé échouer ensemble pour découvrir, dans le silence de la nuit, la seule poésie que personne ne pourra jamais scripter.

L'Hiver de Verre avait fondu, laissant place à une terre fertile où, désormais, tout pouvait enfin fleurir.

Chapitre 18

Le Silence Hors-Champ

Sous les projecteurs d'un blanc chirurgical, le monde d'Eva Luna n'était plus qu'un immense aplat de lumière aveuglante et de poussière en suspension. L'air du plateau n'avait pas d'odeur, sinon celle, métallique et sèche, des circuits électroniques en surchauffe et du vernis frais des décors. C'était une atmosphère de fin du monde.

Eva sentait le poids de sa robe — une armure de soie qui transformait son souffle en une denrée rare. Le tissu bleu minuit glissait sur sa peau avec une douceur cruelle, lui rappelant qu'elle n'était qu'une image, un pixel marketé pour une audience avide de catharsis. Ses doigts effleuraient le velours du fauteuil, mais son cœur battait d'un rythme nouveau, sauvage, cognant contre ses côtes comme un oiseau prisonnier.

Le prompteur faisait défiler les mots de Julian. Des mots parfaits. « *Je ne t'ai jamais appartenu, car je n'ai jamais appartenu à moi-même...* »

Eva s'arrêta.

Le silence qui suivit fut un effondrement. Elle ne regarda plus son partenaire de jeu. Elle tourna la tête vers la lentille de la caméra principale, ce gros œil de verre noir qui scrutait son âme. Elle voyait, au-delà de l'objectif, Julian. Là-haut, dans la pénombre de la régie, derrière les vitres teintées.

En régie, Julian Vane sentit le froid l'envahir. Ses mains, posées sur le pupitre de commande, tremblaient d'un effort invisible : celui de ne pas scénariser l'instant. L'odeur du café froid et du tabac lui parut soudain insupportable. Le visage d'Eva occupait tout l'espace. En haute définition, il fixait ces iris dont il avait cru posséder

la focale, mais qui n'étaient plus que des miroirs de vérité.

— Julian, elle a lâché le texte, murmura la scripte. Coupe le signal !

Marcus entra dans la pièce, exhalant une panique musquée et l'odeur métallique du pouvoir qui vacille.

— Coupe-moi ça, Vane ! Elle bousille tout !

Julian ne bougea pas. Il était fasciné par le démantèlement de son chef-d'œuvre. Il voyait Eva respirer, une respiration haute, saccadée. Il imaginait l'odeur de son parfum, ce mélange de gardénia et de pluie qu'elle portait comme un dernier rempart.

— Laissez-la, dit-il d'une voix sourde.

Sur le plateau, Eva ouvrit la bouche. Sa voix sortit fêlée, chargée de larmes interdites.

— J'ai déchiré l'écran, Julian. Il n'y a plus d'image. Vous regardez une femme écrite par un homme qui a peur de la réalité. Mais ce soir... le script est fini.

Elle fit un pas vers la caméra, une grâce maladroite, terriblement humaine.

— Julian, est-ce que tu me vois ? Pas la version qui porte tes mots comme des bijoux volés. Est-ce que tu vois celle qui a froid sous ces lumières ? Celle qui voudrait juste que le silence ne soit plus un outil marketing ?

Julian ferma les yeux. Le son de sa voix dans le casque était une caresse et un coup de poignard. Il se leva, ignorant les hurlements de Marcus. Il devait descendre. Il traversa les couloirs de verre, ignora les assistants, et poussa la porte du plateau.

L'obscurité des coulisses l'enveloppa, puis il fut frappé par la lumière crue. Il la vit, minuscule sous les cintres immenses. Elle le vit aussi. Leurs regards se cherchèrent par-delà l'artifice. Julian s'avança. Eva remarqua alors, sous la lumière impitoyable des projecteurs, une ride d'expression qu'elle n'avait jamais vue sur les moniteurs de la régie, un pli de fatigue et d'angoisse au coin de son œil qui le rendait soudainement

réel.

— La séance est terminée, murmura-t-elle.

Elle tendit la main vers l'objectif et l'obstrua doucement. L'obscurité qui suivit fut un soulagement, une étoffe de velours jetée sur l'impudeur des projecteurs. Dans le studio 4, le temps se suspendit. Julian fit un pas. Le craquement d'un câble sous sa chaussure résonna comme une détonation.

— Eva.

Sa voix était dénudée. Elle se tourna lentement. Julian ne la regardait plus comme une muse, mais comme une terre inconnue. Il leva la main, un mouvement d'une lenteur infinie. Ses doigts effleurèrent sa joue. Le contact fut un choc thermique. Sa peau était chaude, marquée par l'encre.

— Tu n'as rien tué du tout, dit-il, le souffle court. Tu viens de lui donner son premier souffle.

— Je ne sais plus qui je suis censée être, Julian.

— Sois juste Eva. Celle que tu es quand tu crois que personne ne te regarde.

Il l'attira contre lui. L'étreinte fut celle de deux naufragés. Le tissu de sa veste était rêche contre le front d'Eva, mais c'était une texture honnête. Elle respira l'homme, la laine et la vérité.

— On part, dit-il simplement.

Ils quittèrent le plateau par la petite porte, celle que les stars n'utilisent jamais. Ils marchèrent dans la nuit californienne, là où l'air sentait enfin l'océan. Julian conduisit

jusqu'à une falaise surplombant Malibu. Le moteur s'éteignit. Devant eux, le Pacifique s'étalait, une masse d'encre rythmée par l'écume.

Eva sortit de la voiture. L'air chargé d'embruns faisait boucler ses cheveux. Julian se plaça derrière elle, l'entourant de ses bras.

— On a tous les deux vécu dans des fictions, murmura-t-il. Moi en écrivant des vies que je n'osais pas vivre, toi en incarnant des émotions que tu ne ressentais plus.

Eva se retourna. Elle posa ses mains sur les revers de sa veste.

— Qui es-tu, Julian, sans tes scénarios ?

Il esquissa un sourire triste.

— Un homme qui a peur de perdre quelque chose de réel.

Leurs lèvres se rencontrèrent. Ce ne fut pas un baiser de cinéma, chorégraphié pour l'angle de la caméra. Ce fut un baiser maladroit, salé par les embruns, un peu sauvage. C'était le goût du désir refoulé et d'une honnêteté brutale. Julian serra Eva comme s'il craignait qu'elle ne se dissolve dans l'air nocturne.

Quand ils se séparèrent, le silence qui suivit n'était plus une absence. C'était une promesse.

— Tu entends ? dit-elle en posant sa main sur son cœur. C'est le bruit de la vérité.

Julian prit sa main et la porta à ses lèvres.

— Le script est terminé, Eva. Mais l'histoire commence à peine.

Ils restèrent là, face à l'immensité, deux ombres animées d'un feu que rien ne pourrait plus éteindre. Le quatrième mur était tombé. Devant, il n'y avait que l'horizon, sombre, incertain, mais d'une liberté absolue. Le silence hors-champ était devenu leur seul langage, le plus beau, le seul qui comptait vraiment.

Chapitre 19

L'Architecte Déchu

Le sanctuaire de verre et d'acier où Julian se tenait n'était plus le cœur technologique du studio, mais le mausolée de ses propres illusions. Dans cette pénombre bleutée, rythmée par le clignotement frénétique des diodes comme autant de cœurs artificiels, l'air était saturé d'ozone et d'une froideur chirurgicale. C'était une odeur de métal et de fin du monde, un parfum qui contrastait violemment avec celui, entêtant et floral, que la peau d'Eva laissait derrière elle, tel un sillage de vérité dans un océan de mensonges.

Julian posa ses mains sur la console. Le métal était une morsure glacée qui l'ancrait dans l'instant. Ses doigts, ces mêmes outils qui avaient dactylographié des milliers de pages pour emprisonner l'âme d'Eva dans des répliques ciselées, dessinaient des séismes invisibles. Il se revoyait, des mois plus tôt, l'observant à travers l'objectif, fasciné par la manière dont elle s'effaçait. Il l'avait aimée ainsi, d'abord : comme une créature de papier. Mais l'amour, celui qui vous arrache les poumons, ne se contente pas de reflets.

Il se rappela le grain de sa peau, ce velours vivant dont la chaleur démentait la perfection glacée de la 8K. Aucun algorithme n'aurait pu coder le frisson qui naissait sous ses doigts, cette humanité rebelle qui échappait à la prison des pixels. Il revit le moment où, en plein tournage, elle s'était arrêtée, le regardant droit dans les yeux, hors script, pour lui demander : « Julian, où suis-je dans tout ça ? » Ce n'était pas une réplique. C'était une faille qu'il n'avait pas écrite, une vie qui refusait d'être domptée.

Sur les moniteurs, Eva apparaissait. Elle était sur le plateau, baignée dans une lumière crue, entourée par le vide noir des coulisses. Elle semblait une silhouette de

porcelaine prête à se briser. Julian savait ce qui allait se passer. Elle devait prononcer le monologue final, ce texte brillant et cynique qu'il avait conçu pour maximiser l'engagement émotionnel des abonnés.

— Pardonne-moi, Eva, murmura-t-il. Je t'ai construit une prison de mots. Il est temps que je te rende les clés.

Ce n'était pas de la haine, mais une dévotion absolue. Julian entra la séquence de commande. Le curseur clignotait, métronome des dernières secondes de sa carrière. Il sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe, trace d'humanité dans cet univers de silicium. En effaçant les serveurs, en empêchant toute censure, il offrait à Eva une vérité sans filet, impossible à « fixer en post-production ».

Il pressa la touche 'Entrée'.

Le déclic mécanique fut, pour lui, le fracas d'un barrage qui cède. Sur les rangées de serveurs, le murmure électrique des fantômes binaires s'éteignit brusquement. Le cœur du système cessait de battre. Les octets de contrôle se dissolvaient. Le direct était désormais une chute libre.

Julian s'approcha du moniteur principal, tendant la main comme pour caresser le visage de pixel de la femme qu'il aimait. Il voulait mémoriser cet instant : la cambrure de son cou, l'éclat sauvage dans ses yeux sombres. Elle était son chef-d'œuvre le plus pur, non pour ce qu'il lui avait fait dire, mais pour ce qu'elle s'apprêtait à exprimer seule.

— Parle, Eva. Écorche-nous. Sois réelle.

Le silence dans la régie devint sacré. Julian se sentait étrangement léger. L'architecte déchu brisait son propre ciseau pour laisser place au chant pur de la vie. Il lui ôtait son armure de mots, pièce par pièce. Il acceptait d'être le méchant de l'histoire, le

saboteur d'une franchise milliardaire, pourvu qu'elle s'appartienne enfin.

Une larme, chaude et salée, roula sur sa joue. Eva prit une inspiration. Le prompteur, cet esclavage optique, s'était éteint. Elle était seule. Ses yeux s'ancrèrent dans l'objectif comme des grappins.

— Je ne suis pas une suite de préférences statistiques, commença-t-elle, sa voix traversant les câbles pour se loger dans la poitrine de Julian. Je suis une femme qui a mal, et qui, pour la première fois, sait ce que signifie être libre.

Le monde de "Prestige TV" s'effondrait. Julian sentit la tension monter dans les studios, mais il restait dans une sérénité terminale. Il était le capitaine qui coule, regardant le canot d'Eva s'éloigner.

La portière de la berline de police se referma dans un claquement de couperet. Julian appuya son front contre la vitre. Dehors, Los Angeles n'était qu'une traînée de lumières floues. Ses poignets, enserrés par l'acier impitoyable, lui envoyaient des décharges de réalité. Il se sentait enfin vivant.

On le poussa dans le labyrinthe de linoléum du commissariat. Dans la salle d'attente, une télévision diffusait les images du direct. Eva était là, debout dans les débris du décor. Elle n'était plus une icône, elle était une âme qui s'embrasait. Julian sourit aux photographes qui mitraillaient sa déchéance. Il avait perdu sa fortune, mais il avait réussi sa plus belle scène.

Conduit dans une cellule d'interrogatoire, il s'assit sur le métal froid. L'odeur de café brûlé était étouffante. Soudain, la porte s'ouvrit. Ce n'était pas un inspecteur. C'était un parfum de jasmin et de pluie.

Eva entra.

Elle n'était plus l'idole des affiches. Elle portait un trench beige, les cheveux défaits, quelques mèches collées sur ses tempes par l'humidité nocturne. Leurs regards s'entrechoquèrent. L'impact fut physique.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle.

— Pour que tu puisses finir ta propre phrase, Eva.

Elle s'assit en face de lui, ignorant la consigne du garde. Elle posa ses mains sur les siennes. La chaleur de sa peau fut un incendie. La pulpe de ses doigts contre ses phalanges était une vérité tactile qui se passait de dialogue.

— Tu as détruit tout ce que tu avais construit, murmura-t-elle.

— Pour nous. Je ne pouvais plus supporter de t'aimer à travers un script. Je voulais t'aimer dans le désordre, dans la ruine.

Eva se pencha. Julian plongeait dans les paillettes dorées de ses iris, ces détails que la 4K ne saisisait jamais.

— L'architecte est tombé, dit-elle dans un souffle. Mais l'homme est enfin arrivé.

Elle effleura sa joue. Le baiser qui suivit ne fut pas une scène de cinéma. Il n'était ni gracieux, ni chorégraphié. C'était un choc d'urgence, le goût salé des larmes et la profondeur viscérale de deux naufragés se retrouvant sur une plage déserte. Julian la serra contre lui, son ancrage au milieu du chaos galactique.

— Ils vont t'emmener, souffla-t-elle contre ses lèvres.

— Ça n'a pas d'importance. J'ai enfin écrit une fin qui me plaît.

— Ce n'est pas une fin, Julian. C'est le prologue.

Elle se leva. Avant de partir, elle lui murmura : « Je t'attendrai. Pas l'icône. Juste moi. Cherche la maison avec le café qui fume sur la table en bois. Je vais la trouver pour nous. »

Elle s'effaça dans la lumière crue du couloir. Julian resta seul. Le silence n'était plus lourd ; il était porteur de toutes les virtualités. Il regarda ses mains, vides de contrôle, mais chargées de l'univers entier.

Au dehors, le soleil pointait sur l'horizon de plastique de Los Angeles. Julian Vane ferma les yeux et sourit. Il imaginait un vrai printemps, où le ciel n'est pas retouché en post-production. La saison des mensonges s'était éteinte. L'aube d'une liberté dévastatrice, mais absolue, se levait enfin.

Chapitre 20

La Chair Retrouvée

La pluie tambourinait contre la vitre de ce petit café de province avec une régularité de métronome, un son mat et réconfortant qui n'avait rien de la précision clinique des studios de Burbank. Ici, à des milliers de kilomètres des projecteurs halogènes et de la poussière d'étoiles artificielle, l'air sentait le bois ciré, le marc de café brûlé et cette odeur indéfinissable de papier ancien qui s'effrite avec grâce.

Eva Luna était assise près de la fenêtre. Pour la première fois depuis une décennie, elle ne portait pas de masque. Son visage était nu, débarrassé du fond de teint haute définition qui servait autrefois de rempart entre son âme et le reste du monde. Elle se sentait presque transparente, comme une esquisse au fusain que le vent pourrait emporter. Elle observa ses mains, posées sur une table en chêne dont les rainures racontaient des décennies de confidences murmurées. Elle n'avait plus d'ongles manucurés pour le gros plan d'une scène de rupture, plus de bijoux de créateurs pesant sur ses poignets comme des menottes dorées. Juste sa peau, pâle, striée de fines veines bleutées, une cartographie de sa propre vulnérabilité.

Elle apprit, durant ces mois de silence, ce que signifiait réellement « habiter » son corps. Ce n'était plus une machine performante, un outil de travail qu'on déguise et qu'on tord pour satisfaire l'œil d'un réalisateur. C'était un sanctuaire. Elle sentait la tiédeur de la tasse de thé entre ses paumes, une chaleur qui infusait lentement dans ses os, chassant les restes de cet hiver intérieur qu'elle avait habité si longtemps. Elle goûta l'infusion ; elle était amère, avec une pointe de bergamote presque sauvage, une saveur brute qui la ramenait à l'instant présent.

Puis, la cloche au-dessus de la porte tinta.

C'était un son léger, presque cristallin, mais il résonna dans la poitrine d'Eva comme un coup de tonnerre. Elle ne tourna pas la tête immédiatement. Elle n'avait pas besoin de voir pour savoir. L'air dans la pièce sembla se raréfier, chargé soudain d'une électricité statique qu'elle aurait reconnue entre mille. C'était une présence, une empreinte familière qui s'inscrivait dans l'espace avant même que le premier pas ne soit posé sur le parquet grinçant.

Julian Vane entra.

Il ne ressemblait plus à l'Architecte, ce démiurge de l'ombre qui sculptait des destinées avec le cynisme d'un dieu blasé. Il portait un vieux caban en laine sombre, encore perlé de gouttes de pluie qui brillaient comme de minuscules diamants éphémères sous la lueur ambrée du café. Ses cheveux, autrefois impeccablement coiffés pour les réceptions de l'industrie, étaient en désordre, bouclés par l'humidité. Mais ce furent ses yeux qui arrêterent le souffle d'Eva. Ils n'analysaient plus, ils ne disséquaient plus la scène pour y trouver une faille narrative. Ils regardaient, simplement. Avec une intensité qui n'avait besoin d'aucun artifice pour être dévastatrice.

Il s'arrêta à quelques pas d'elle. Le silence qui s'installa entre eux n'était pas celui, lourd et gêné, des scripts inachevés. C'était un silence de cathédrale, un espace sacré où les mots n'avaient plus cours parce qu'ils avaient déjà tout dit.

Eva sentit un frisson parcourir l'échine de son cou, là où les petits cheveux follets échappaient à sa queue-de-cheval improvisée. Elle se souvint de l'odeur de Julian — un mélange de tabac froid, d'encre de Chine et de bergamote qu'il portait comme une signature secrète. Elle l'aspira maintenant, mêlée à l'odeur de la pluie sur son manteau, et son cœur manqua un battement. C'était l'odeur de la réalité. Pas celle d'un décor de tournage, mais celle d'un homme de chair et de sang.

— Tu es là, murmura-t-il enfin.

Sa voix était plus basse qu'elle ne s'en souvenait, dépouillée de son arrogance habituelle.

— Je suis là, répondit-elle, et le simple fait de prononcer ces trois mots lui parut être l'acte le plus honnête de sa vie entière.

Il s'approcha et tira la chaise en face d'elle. Le bruit du bois sur le sol fut comme une ponctuation dans leur longue histoire de mensonges. Il s'assit, et pendant de longues minutes, ils se contentèrent de s'observer. Dans la vie qui ne se filme pas, chaque seconde pesait le poids d'une éternité. Eva détailla les rides nouvelles au coin des yeux de Julian. Elle vit ses mains, ces mains qui avaient écrit les répliques qu'elle avait dû vomir devant des millions de gens, trembler légèrement lorsqu'il les posa sur la table.

— Je ne savais pas... je ne savais pas si tu viendrais, dit-il, le regard ancré dans le sien. Sa voix buta sur la fin de sa phrase, une hésitation qu'il n'aurait jamais permise à ses personnages. J'ai passé ma vie à chercher la réplique parfaite, Eva. Et là... devant toi... je me sens juste comme un brouillon.

Elle eut un rire en demi-teinte, un son qui se brisa contre les parois de son âme.

— Je ne savais pas non plus si je voulais être trouvée, admit-elle.

Julian tendit la main, une hésitation suspendue dans l'air, avant que ses doigts ne frôlent le dos de la main d'Eva. Ce contact fut un choc. Elle avait eu froid contre la vitre, mais ses doigts à lui étaient brûlants, d'une chaleur de fièvre. Ce n'était pas une caresse chorégraphiée ; c'était la chaleur brute d'un être humain touchant un autre être humain. La peau d'Eva frémit sous la rugosité de celle de Julian. Elle sentit la pulsation de son propre sang, le rythme erratique de son désir, cette soif de vérité.

— Tu es réelle, souffla-t-il, comme s'il avait besoin de s'en convaincre.

— Plus que je ne l'ai jamais été, Julian. Je n'ai plus de script. Je ne sais pas ce que je vais dire dans la minute qui vient. Et c'est... terrifiant.

— C'est ça, la vie, Eva. L'improvisation. J'ai passé ma carrière à essayer de structurer le chaos. Mais aujourd'hui, je donnerais tous mes scénarios pour un seul de tes silences.

Elle tourna sa main pour entrelacer ses doigts aux siens. Leurs paumes se rencontrèrent, une fusion de chaleur et de textures. C'était un ancrage. Eva se laissa envahir par la sensation de sécurité. Elle pouvait être fatiguée. Elle pouvait être perdue. Elle pouvait être simplement Eva.

Ils sortirent du café. L'air frais de la soirée les percuta comme une promesse. La ville s'illuminait de mille feux lointains, mais pour eux, le monde se limitait au trottoir mouillé et à la présence de l'autre. Ils marchèrent côte à côte, leurs épaules se frôlant à chaque pas. L'eau de pluie s'infiltrait à travers ses chaussures, une sensation triviale, presque agaçante, mais si intensément réelle qu'elle lui donnait envie de sourire.

Lorsqu'ils franchirent le seuil de l'appartement de Julian, un lieu aux briques fatiguées et aux parquets qui gémissaient, l'obscurité les enveloppa comme une caresse. Il n'alluma pas la lumière. Il se contenta de la clarté fauve d'une petite lampe de bureau.

— Je vais te donner de quoi te changer, dit Julian.

Il revint avec un pull en cachemire gris, usé aux coudes. Eva l'enfila dans la salle de bains. Il était trop grand, l'enveloppant de son odeur de tabac et de propre, une seconde peau protectrice. Lorsqu'elle revint au salon, il l'attendait. Il avait enlevé sa

veste, ses manches étaient relevées, révélant ses avant-bras où couraient des veines bleutées. Il n'était plus une idée de papier. Sous ses doigts, quand elle s'approcha pour poser ses mains sur sa poitrine, elle sentit la densité de ses épaules, la tension de son souffle contre son cou, une réalité si lourde qu'elle en donnait le vertige.

Il l'embrassa, un baiser lent qui goûtait le thé et la fatigue. Leurs corps s'abandonnèrent sur le vieux canapé de cuir qui soupira sous leur poids. Dans l'intimité de la pièce, chaque caresse était une reconnaissance de dette. Julian effleurait la peau d'Eva avec une révérence presque religieuse, suivant du bout des doigts la courbe de son épaule, le creux de sa taille. Eva s'émerveillait de sa solidité physique. Ce n'était plus une scène d'amour de prime-time ; c'était le poids d'un homme, le frottement de la laine contre la peau, l'humidité des souffles mêlés.

— On commence maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle, sa tête reposant contre l'épaule de Julian.

— On commence maintenant, confirma-t-il.

La nuit s'étira, protectrice. Ils restèrent ainsi, écoutant le bruit de la pluie. Eva finit par s'endormir, bercée par la chaleur de Julian.

Le lendemain, le premier rayon de soleil ne fut pas un projecteur, mais une ligne de poussière d'or dansant dans l'air. Eva ouvrit les yeux. À ses côtés, Julian dormait encore. Elle s'extirpa doucement des draps et gagna la petite cuisine. Elle n'avait plus besoin de service d'étage. Elle trouva le café, le moulin, et s'occupa de préparer deux tasses. Le bruit du grain broyé était assourdissant dans le silence du matin, un bruit brut, honnête.

Julian la rejoignit, les traits tirés par le sommeil, les cheveux en bataille. Il s'appuya contre le chambranle de la porte, l'observant. Sur la table en formica, une petite miette de pain de la veille traînait à côté d'une tache de café séchée. À l'étage du dessus, une

radio lointaine diffusait une chanson de variété grésillante, et on entendait le bruit sourd d'un voisin qui déplaçait une chaise.

C'était banal. C'était ordinaire. C'était la vie qui n'avait plus besoin d'être mise en scène.

Eva tendit une tasse fumante à Julian. La céramique brûlait ses doigts, une douleur vive et délicieuse qui prouvait qu'elle était bien là.

— Ton café, dit-elle simplement.

Il prit la tasse, ses doigts effleurant les siens. Ils ne se regardèrent pas avec l'intensité d'un clap de fin, mais avec la tranquille certitude de ceux qui ont tout le temps devant eux.

— Merci, répondit-il.

Il but une gorgée, puis reposa la tasse sur la table, juste à côté de la miette oubliée. Dehors, le monde continuait de tourner, indifférent à leur présence. Et dans cette indifférence, dans ce petit appartement aux murs imparfaits où l'on entendait vivre les autres, ils trouvèrent enfin la seule chose que la gloire ne leur avait jamais offerte : le droit de ne plus être des icônes, mais simplement deux êtres vivants, partageant le miracle d'un matin ordinaire.

FIN

Merci d'avoir lu "Saison des Mensonges"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)